

15 Novembre 1926
Première Année. — N° 1

REVUE MENSUELLE

Le Numéro } FRANCE : 3 francs
ETRANGER : 5 francs



Organe de Défense Nationale des Peuples du Caucase et de l'Ukraine

SOMMAIRE

15 Novembre 1926	***.
Le Problème du Caucase	***.
X Qui touche l'un touche l'autre	Jean MARTIN, Président du Comité International pour la Géorgie.
La Crise du Bolchevisme et la liberté des peuples	N. RAMICHVILI.
La Confédération du Caucase	D ^r Kh. SOUTAN ZADÉ.
L'Ukraine	N. CHOUMICKY.
L'Histoire de la formation de la Républi- que du Caucase du Nord,	H. BAMMAT.
La République d'Azerbaïdjan	RASSOUL ZADÉ MAHMED EMIN
/ La Géorgie et la France	Georges GWAZAWA.
Chronique	
Bibliographie	

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale

des Peuples du Caucase et de l'Ukraine

Paris, le 15 Novembre 1926

En entreprenant la publication de la revue mensuelle *Prométhée*, consacrée à la défense des droits des peuples du Caucase et de l'Ukraine, nous sommes animés par le seul désir de servir la paix et la justice internationales.

La liberté des peuples n'est pas un vain mot. Depuis la Grande Révolution Française, elle est devenue une idée directrice, une force réelle qui soulève les peuples et leur fait engager des luttes acharnées contre leurs oppresseurs. Au cours du dernier siècle, elle a transformé la physionomie de l'Europe. Après la libération de la Grèce, nous voyons la reconstitution de l'unité nationale italienne; après l'unification des Etats allemands, la renaissance des nations balkaniques. Les changements territoriaux qui suivirent la Grande Guerre se sont effectués sous l'influence de cette idée. Ainsi se formèrent la Yougoslavie et la Tchéco-Slovaquie. La vague libératrice qui déferlait sur l'Europe centrale envahit la Russie, et cette unité imaginaire se brisa pour former des unités nationales — la Pologne, la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, l'Ukraine, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord, l'Arménie... Ces Etats proclamèrent leur indépendance et se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour la reconstruction de leur vie nationale. Ils démontrèrent indiscutablement leur vitalité et leur aptitude à se gouverner librement dans l'ordre et le travail. Malheureusement, la renaissance inattendue de l'impérialisme russe sous la forme du bolchevisme a entravé l'évolution normale de la plupart de ces Etats. Seules la Pologne et les Etats Baltes, grâce à leur situation géographique et à l'appui des grandes puissances, réussirent à refouler les vagues bolchevistes et à conserver leur indépendance; mais les autres nations, réduites à leurs propres moyens, succombèrent sous les coups de l'impérialisme rouge.

C'était à prévoir. L'empire russe n'était qu'une formation orientale analogue à celles qu'avaient réalisées les Achéménides, les Parthes, les Byzantins et les Mongols, et qui avaient pour caractère dominant la

réunion, sous une autorité despotique, de peuples n'ayant rien de commun entre eux.

Sa méthode de gouvernement est l'ukase, qui ne tolère aucune objection et qui aboutit souvent à l'extermination de ceux qui veulent lui résister, fussent-ils tout un peuple. L'histoire de la conquête du Caucase et de tant d'autres pays sous la période tsariste nous en fournit des preuves en abondance.

Le régime bolcheviste, dépouillé du vocabulaire marxiste, est le même. Les bolchevistes remplacèrent seulement la tyrannie du souverain par une tyrannie oligarchique; mais ce en quoi leur régime diffère du tsarisme, c'est par la reconnaissance formelle de l'hétérogénéité de l'empire russe. Les bolcheviks ont rejeté la dénomination de « Russie », qui ne correspondait point à la réalité, et ont adopté celle d'« Union des Républiques ». Mais qu'on ne s'y trompe pas. Cette soi-disant « Union des Républiques » n'a rien de commun avec, par exemple, le fédéralisme de l'empire britannique où chaque Dominion jouit d'une indépendance presque complète. L'Union soviétique, elle, est basée sur la négation de la liberté et le mépris absolu des droits des peuples. Le pouvoir centralisé, la terrible Tchéka, l'extermination des adversaires et les persécutions sanglantes dont sont l'objet les nations à tendances démocratiques en sont de tristes exemples. Ni les Etats libres du Caucase, ni l'Ukraine ne pouvaient subsister dans le voisinage.

Ce n'est pas sans raison que la Russie s'est écartée de l'Europe et fait une opposition ouverte à la Société des Nations. L'esprit de domination et l'esprit de justice ne tiennent pas le même langage.

Cet esprit de domination présente un réel danger pour l'Europe, qui aurait tort de se rassurer à la pensée que la Russie est déjà affaiblie et que sa situation est critique. Voyez ce qu'elle fait en Chine, aux Indes...

Avec ses inépuisables ressources naturelles et son immense population, l'empire moscovite, quelle que soit la forme de son gouvernement, redeviendra, tôt ou tard, grand et puissant, et le péril subsistera tant que le Caucase et l'Ukraine lui serviront d'avant-postes, l'un contre l'Asie, l'autre contre l'Europe.

L'isthme du Caucase, rien que par sa situation géographique, attire l'attention. Par le rétablissement des Etats, libres et indépendants du Caucase, toute l'Asie mineure et antérieure seront délivrées de l'emprise de l'impérialisme russe, et toute menace de guerre conjurée.

D'autre part, la libération de l'Ukraine équivaldrait à une consolidation du *statu quo* de l'Europe.

Ajoutons à ces considérations des arguments économiques. Songeons à tout ce que le Caucase et l'Ukraine, pays excessivement riches, peuvent fournir à une Europe épuisée par la guerre, et il sera évident que la liberté de ces pays se confond de toutes manières, avec l'intérêt général du monde.

Le Caucase et l'Ukraine, reliés au bassin de la mer Noire et par là à la civilisation méditerranéenne, sont plus étroitement reliés par leurs intérêts économiques, politiques et intellectuels à l'Europe qu'à la Russie. Ils sont appelés, par une évolution inéluctable, à ajouter à l'Europe nouvelle deux nouvelles formations d'Etats libres et indépendantes.

La Russie elle-même y gagnera. Elle sera délivrée de l'esprit de domination qui l'obsède, et y gagnera l'estime de tous. Elle aura une place honorable dans la Société des Nations, et pourra contribuer ainsi au progrès de l'humanité.

Le Problème du Caucase

Le Caucase, cet isthme qui s'étend entre deux mers, la mer Noire et la mer Caspienne, et qui relie l'Europe à l'Asie, semble être appelé, de par la nature même de sa situation géographique, à jouer un rôle purement pacifique dans les rapports internationaux. La paix générale et l'économie mondiale y sont grandement intéressées. Après le traité de Locarno et la détente générale qui s'en est suivie en Europe, il semble tout naturel que le problème du Caucase vienne se poser devant le monde entier, et dans toute son ampleur.

LA DESCENTE RUSSE

La descente russe vers les mers chaudes sera toujours une menace perpétuelle contre la paix et la tranquillité du monde. De la mer Noire aux lointaines plaines de Mandchourie, la Russie exerce une pression formidable sur les peuples et les Etats qui se trouvent sur sa route et qui lui barrent le chemin vers les mers libres. L'accès à la Méditerranée et à l'Océan Indien furent toujours son rêve. Depuis la prise d'Azof, sous Pierre-le-Grand (1695), la Russie n'a pas cessé d'avancer. Après avoir conquis la Crimée, balayé les Turcs du littoral septentrional de la mer Noire, elle s'est mise patiemment à préparer la traversée des Balkans. La Turquie reculait toujours, alors que la Russie se rapprochait de plus en plus de son but final. Il advint même un jour, que la prise de Constantinople apparut comme une chose inévitable. Alors, l'Europe toute entière s'émut et une coalition diplomatique enraya la menace. Le congrès de Berlin (1878), annula presque tous les avantages prévus pour la Russie dans le traité de San-Stefano; les mesures les plus efficaces furent prises pour couper court à toutes les tentatives d'expansion russe vers les Balkans; deux barrières infranchissables furent alors érigées. C'est ainsi que furent créés la Roumanie indépendante et la Bulgarie autonome.

Arrêtée d'un côté, la descente russe se poursuit de l'autre côté de la mer Noire. Durant plus d'un siècle, le Caucase fut une puissante et vaillante forteresse. Mais la Géorgie, à un moment difficile de son histoire, fut contrainte de faire appel à la Russie, et conclut avec elle un traité d'alliance (1783). La Russie en profita pour prendre pied au centre même du Caucase. Elle s'empara d'abord du territoire de son alliée, brisa les

33469

remparts humains dressés par les peuples du Nord et de l'Est du Caucase et, après un demi-siècle de lutttes, de ruse et de patience, parvint enfin à le dominer. De ce jour, elle s'immisça dans les affaires de la Turquie et prit une série de mesures destinées à lui faciliter la conquête progressive de l'Anatolie. C'est ainsi qu'elle s'efforça de contourner la mer Noire et d'en faire un lac russe. La révolution de 1917 n'a pas fait disparaître la prétention russe sur Constantinople; bien au contraire, les Soviets continuent la même politique impérialiste d'antan avec plus de vigueur encore, en substituant seulement à l'idée peu convaincante de la succession byzantine, celle de la révolution mondiale.

La poussée russe vers le golfe Persique est plus significative encore. Après le traité de Turkmantchaï (1828), par lequel la Perse céda à la Russie le droit exclusif d'avoir sur la mer Caspienne des navires de guerre, la Russie employa des moyens de pénétration plus modernes, sans recourir à une démonstration ostensible de la force, et elle prit des mesures pour écarter la concurrence étrangère, pour accaparer tout le marché de cette partie du monde. Elle ferma le port franc de Batoum (1883) en violation du traité de Berlin et interdit le transit par le Caucase des produits étrangers. S'étant rendu ainsi maître de la situation, le Gouvernement russe entreprit la construction des routes Djoulfa-Tauris, Enzeli-Téhéran et Kazvin-Hamadan. Il va de soi que les routes n'étaient accessibles qu'aux marchandises russes. Plantées de bornes et d'écriteaux russes, barrées de contrôles et de péages russes, elles desservaient le commerce indigène, mais conduisaient la Russie, du même coup, jusqu'aux ports du Golfe Persique. De plus, une pression financière a toujours été exercée par la Banque des prêts russe, et le fameux régiment des cosaques persans n'était en fait qu'un régiment russe camouflé, dans la capitale même de la Perse. La Perse était d'ores et déjà conquise, au moins dans sa partie Nord dite : « zone d'influence russe ». Telle était la situation avant la grande guerre.

Est-il possible d'arrêter ce glissement fatal de la Russie vers l'Océan Indien ?

LE PERIL BOLCHEVISTE

La révolution bolcheviste, nous l'avons dit, n'a rien changé dans la politique extérieure russe, au contraire, elle l'a ravivée en y infusant l'idée nouvelle de la dictature mondiale du prolétariat; cet impérialisme est d'autant plus redoutable que son procédé de conquête est plus sournois; il méconnaît toutes les frontières et s'emploie à faire disparaître tout état de l'intérieur. Le pouvoir soviétique local une fois établi, tout pays *eo facto* est considéré comme faisant partie de l'U.R.S.S. Or, d'après la conception soviétique, l'Union elle-même ne peut avoir sur notre planète de frontière territoriale. Les dirigeants de la III^e Internationale ont déclaré la guerre au monde civilisé et ont entrepris la croisade contre les puissances dites capitalistes et impérialistes; ces puissances sont attaquées non directement, mais à revers et à distance, la révolution devant s'étendre des colonies à la métropole. L'isthme du Caucase est devenu un passage à travers lequel doit s'écouler le flot rouge qui est appelé à submerger toute l'Asie mineure et antérieure. C'est du Caucase que sont envoyés dans tous les pays musulmans les missionnaires de la « religion nouvelle », porteurs d'instructions à l'usage des populations à évangéliser. Leur propagande se fait sentir en Syrie et dans l'Irak, en Perse et partout ailleurs, depuis l'Inde jusqu'au Maroc.

Est-il possible d'endiguer cette descente de l'Impérialisme Soviétique ?

LA NEUTRALISATION DU CAUCASE

La seule solution du problème, c'est la *neutralisation de l'isthme du Caucase*, ce qui revient à l'heure actuelle à la création d'un *Etat indépendant au sein de la Société des Nations*.

Le procédé est connu et à fait ses preuves. Si la Bulgarie et la Roumanie barrent la route à la descente russe vers les Balkans, les Etats Baltes — la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie et particulièrement la Pologne — en font autant à l'autre extrémité. La vague bolcheviste trouve en eux un obstacle.

A Lausanne, on a abordé le problème des Détroits, le point le plus sensible de la politique impérialiste russe. La prétention de la Russie de fermer les Détroits et de transformer ainsi la mer Noire en un lac russe a été unanimement écartée. Le principe de la liberté de passage et de navigation a été reconnu et proclamé. Les puissances signataires du traité de Lausanne ont même pris le soin de réserver à la Géorgie indépendante, mentionnée dans le protocole en tant qu'Etat riverain, le droit d'adhérer à la Convention et d'avoir un représentant dans la Commission des Détroits. — Ainsi, depuis la Finlande jusqu'aux Détroits turcs, les précautions indispensables ont été prises, mais l'œuvre du salut du monde n'est pas encore achevée. Il faut encore dégager de la pression formidable de la Russie Soviétique toute l'Asie mineure et antérieure.

Le problème du Caucase se trouve ainsi porté à l'ordre du jour de la politique mondiale.

LES DONNEES NECESSAIRES

Mais l'isthme du Caucase présente-t-il toutes les données nécessaires pour la création d'un *Etat viable* ? La réponse, toute affirmative, ne doit soulever aucune objection, les faits qui l'établissent sont indiscutables :

a) Le Caucase se présente comme un organisme *différent de la Russie*. Depuis des siècles, il est habité par des peuples — géorgien, arménien, azer baïdjanien et circassien — qui n'ont rien de commun avec la race slave, ni par la langue, ni par les mœurs, ni par les traditions. C'est pourquoi le Caucase a toujours formé une vice-royauté sous le régime tsariste.

b) Situé entre deux mers, la mer Noire et la mer Caspienne, servant de lien à deux mondes, entre l'Europe et l'Asie, l'isthme du Caucase présente une *unité géographique* bien définie de par la nature même.

c) Il forme en même temps une *unité économique*. Les expressions matérielles de cette unité sont : la pipe-line Bakou-Batoum et le réseau des chemins de fer ayant Tiflis pour centre. La ligne Batoum-Tiflis-Bakou relie la mer Noire à la mer Caspienne, celle de Tiflis-Djoulfa et Bakou-Djoulfa pénètre en Perse et la voie ferrée Tiflis-Sarakamych, dans l'Anatolie orientale. La diversité du sol et du climat, et partant la diversité des produits de toutes sortes qui s'échangent et se complètent, créent entre les différentes parties du pays des liens nécessaires. Le Caucase a toujours appartenu à la civilisation méditerranéenne. Avant la grande guerre, il avait des relations beaucoup plus étendues avec l'Europe Occidentale qu'avec la Russie proprement dite. Dès l'année 1864, qui marqua la réunion définitive du Caucase à la Russie, commence l'exploitation régulière des innombrables richesses naturelles du pays, mais la technique et le

capital russes y jouent un rôle presque insignifiant. Par exemple, l'exploitation des richesses naphtifères sur une grande échelle avec une application des procédés perfectionnés d'extraction, de fabrication et de transport, était réalisée au début grâce aux capitaux indigènes et étrangers; la conquête des marchés étrangers fut l'œuvre des capitaux français; plus tard l'influence des capitaux anglais et scandinaves devient prépondérante. Les capitaux indigènes ne pouvant être considérés comme russes, il faut reconnaître que la participation russe dans ces entreprises ne dépasse pas 10 ou 15 % des sommes engagées. Le pourcentage se réduit à zéro dans toutes les autres branches de l'industrie Caucasienne (manganèse, cuivre, etc... etc...)

Le Caucase fournissait à la Russie du combustible et des matières premières et renforçait ainsi le caractère actif de sa balance commerciale, mais ne recevait en échange presque rien, le capital et la science technique étant étrangers et la masse des travailleurs indigènes. Le matériel technique, les produits chimiques et les objets fabriqués venaient aussi en grande partie de l'Europe. Tout cela prouve que la rattachement du Caucase à la Russie est un non-sens, non seulement politique, mais aussi économique. Il n'est lié avec la Russie, ni au point de vue économique, ni au point de vue financier; pour faciliter son développement économique, le Caucase doit retrouver sa voie normale déjà tracée par l'histoire et ouverte par la nature : la voie des mers vers l'Europe et l'Amérique.

d) *L'unité de la tendance nationale* fut réalisée au cours de ces dernières années. En 1917, le Caucase s'était détaché de la Russie et le 22 avril 1918, proclama son indépendance politique avec une Diète à Tiflis comme organe législatif et un Gouvernement fédéral responsable devant elle. Cette forme de Gouvernement et l'unité politique du Caucase se seraient définitivement consolidées si la paix n'eût pas été troublée de l'extérieur. Mais à Brest-Litowsk, les bolcheviks cédèrent une partie du territoire du Caucase à la Turquie qui s'empressa de l'occuper. Ainsi, le Caucase se trouva-t-il aux prises non seulement avec la Russie soviétique, mais aussi avec la Turquie. Le Caucase fut pris entre deux tenailles. Pour faire face à ces difficultés extérieures, la Diète et le Gouvernement fédéral estimèrent qu'il était nécessaire en raison des conditions locales, de laisser à chaque nation du Caucase pleine liberté de mouvement et d'organisation. C'est alors que la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord et l'Arménie proclamèrent leur indépendance et, tout en combattant les envahisseurs du Nord et faisant face aux exigences turques, se sont mis à l'œuvre de la reconstruction de leur vie nationale. En peu de temps, l'administration, la police, la justice, l'armée, l'instruction publique et les finances furent organisées sur une base démocratique dans tout le Caucase. En Géorgie, pour ne parler que d'elle, on a élu au suffrage universel, avec toutes les garanties requises, une Assemblée Constituante qui élaborait et adopta à l'unanimité la Constitution. La Géorgie fut reconnue *de jure* comme Etat indépendant par un grand nombre de puissances d'Europe et d'Amérique, y compris la Russie elle-même (traité du 7 mai 1920). Elle envoya ses représentants officiels auprès des Gouvernements étrangers, et l'un d'eux se trouve actuellement accrédité auprès du Gouvernement français. C'est au cours de ces efforts qu'eut lieu l'invasion de l'armée soviétique russe. Après trois ans de luttes sanglantes, l'armée rouge a réussi à briser la résistance du Caucase du Nord, d'abord, ensuite de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie et bientôt la Géorgie partagea le même sort. Il ressort de ce qui précède, que l'unité politique du Caucase n'a été ébranlée que sous les pressions exté-

rieures et par les coups de force, mais il n'en est pas moins vrai que pendant trois ans ces Républiques se gouvernèrent librement et affirmèrent hautement leur volonté de vivre indépendantes sous une forme fédérative. Elles furent reconnues *de facto* (Azerbaïdjan et Arménie) et *de jure* (Géorgie), et il est impossible de passer l'éponge sur un passé encore si récent, témoin de tant d'efforts, de tant de luttes auxquelles ont pris part les peuples du Caucase. La création d'un Etat confédéré du Caucase a donc une base nationale très solide au point de vue politique et juridique.

e) Le Caucase compte à peu près 12.000.000 d'habitants. C'est un pays extrêmement riche, il peut donc former un Etat confédéré parfaitement *viable* et assez *fort* pour défendre, le cas échéant, ses frontières par ses propres moyens et pouvoir remplir toutes ses obligations internationales.

LES CONSEQUENCES

L'Etat confédéré du Caucase apparaît plein de promesses tant pour la paix générale que pour l'économie mondiale. Quant aux pays immédiatement menacés, tels que la Turquie et la Perse, la solution du problème caucasien serait pour eux un bienfait gros de conséquences. Lieux que quiconque, la Turquie sait qu'elle n'aura ni tranquillité, ni liberté d'action dans ses rapports internationaux, tant que ses frontières anatoliennes resteront sous la menace de sa voisine du Nord. La poussée russe vers le sud était une sorte de fatalité inéluctable. Toute l'histoire de la Turquie de ces trois derniers siècles le prouve d'une façon éclatante et irréfutable. Le seul moyen de conjurer ce péril, c'est de créer un Etat indépendant du Caucase. Avec ce rempart du côté de la Russie, un soulagement général ne tarderait pas à se faire sentir dans toute l'Asie mineure. Plus de menace de guerre ou de coup de force, plus d'immixtion dans les affaires intérieures de l'Etat, sous prétexte de protection des chrétiens et de défense des frontières. La Turquie recouvrerait sa tranquillité et sa pleine liberté d'action.

L'histoire de la Perse est la même dans ses grandes lignes : c'est toujours cette marche victorieuse de la Russie vers le Sud, d'étape en étape, cette même menace de coup de force, cette même emprise militaire et économique et cette même terreur de « descente », qui paralyse toute l'activité du pays.

Un Etat libre du Caucase mettrait fin à tous ces cauchemars, arrêterait le flot débordant du bolchevisme et dégagerait de la formidable pression russe toute l'Asie mineure et antérieure.

L'INTERET GENERAL

La portée générale de la thèse préconisée est assurément beaucoup plus grande. La menace russe conjurée et la paix assurée dans une grande partie du monde constitueraient un événement qui aurait ses répercussions bienfaisantes dans tous les domaines de la vie internationale.

Le Caucase en bénéficierait le premier. En effet, par ses richesses naturelles, il est appelé à jouer un rôle considérable surtout en ce qui concerne le redressement économique de l'Europe. Les pétroles de Bakou et de Grozny sont universellement connus. Le manganèse de Tchiatouri est inépuisable. Cuivre, charbon, pêcheries, forêts, soie, coton, laine, tabac y abondent. Libre, le Caucase deviendrait, à n'en pas douter, une des plus

importantes sources de matières premières pour les industries de l'Europe.

Au point de vue industriel, le pays est très arriéré. Il a besoin de tout : d'outillage, de produits chimiques, de textiles, etc... Le Caucase à lui seul, loin d'être négligeable, présente un débouché important pour la production industrielle des deux mondes.

Mais ce qui est à souligner particulièrement, c'est que le Caucase, une fois libre, ouvre une grande voie de transit vers la Russie du sud, l'Asie centrale et l'Asie antérieure. Son rôle est immense dans l'œuvre du rapprochement des peuples et des pays. Il ouvre des champs énormes au développement de l'activité commerciale et industrielle de l'Europe et de l'Amérique.

Les résultats en seraient incalculables pour l'économie mondiale.

LA RUSSIE

La séparation du Caucase d'avec la Russie ne lèse nullement en quoi que ce soit, les intérêts légitimes de la Russie. La Russie reste toujours en possession d'un large accès à la mer Noire et d'une partie de la mer Caspienne. Elle aura toujours le droit de transit à travers le Caucase. L'Etat libre du Caucase ne barre donc la route qu'à son expansion territoriale et à ses visées impérialistes. Il ne porte aucune atteinte à son développement économique et n'entrave en rien son activité commerciale.

Mais la Russie consentira-t-elle à lâcher sa proie ?

Les Russes se plaisaient à répéter jadis : « Le Caucase est une perle, la plus précieuse de la couronne russe », mais justement la perle n'appartient pas à la Russie, elle est le patrimoine inaliénable des peuples du Caucase qui, les armes à la main, ont toujours combattu la domination étrangère. Le capital même, que nous avons vu engagé dans les exploitations de pétrole, n'est pas russe. Il est vrai qu'à l'heure actuelle, toutes les entreprises sont nationalisées, mais la spoliation ne confère aucun droit à qui que ce soit. Les besoins de la Russie en matières premières pourraient être pris en considération et satisfaits dans la mesure compatible avec la souveraineté du Caucase lui-même et avec les intérêts des autres nations. Et c'est tout...

La Russie est immense, la densité de sa population est minime, sa terre fertile, son sous-sol plein de richesses. Toute prétention de sa part sur le Caucase est donc absolument injustifiable et inacceptable.

Il est possible que la Russie restera quand même hostile à toute idée de la libération du Caucase; mais une telle hostilité n'a guère d'importance. Si, au nom du droit et de la liberté, toute la carte de l'Europe a été refaite, pourquoi s'arrêterait-on devant cette hostilité ? En effet, la Géorgie, envahie et opprimée par l'armée soviétique au mépris de tout droit, crie justice et continue la lutte contre les oppresseurs. L'insurrection de 1924 lui a valu l'attention de la Société des Nations qui ne se dessaisira pas du problème avant d'y avoir apporté, par des moyens pacifiques et conformes au droit international, une solution équitable. L'Azerbaïdjan reconnu *de facto* comme Etat indépendant n'a été arrêtée dans son évolution nationale que par le coup de force étranger, ainsi que le Caucase du Nord, qui, durant trois ans, avait soutenu une lutte inégale pour son indépendance, contre la Russie, comme aux jours de Shamyl, son héros national. Il est vraiment difficile de trouver une autre contrée sur le globe plus

digne de l'attention de la part du monde civilisé que le Caucase et plus qualifiée pour l'application des principes d'équité et de justice internationale proclamés pendant la grande guerre. Si le principe du droit de tous les peuples de disposer d'eux-mêmes, n'est pas un vain mot, il doit trouver sa réalisation complète et immédiate dans un pays tel que le Caucase dont on ne saurait méconnaître, ni la volonté exprimée, ni le bien fondé de ses revendications.

C'est aux hommes d'Etat que le sort a placé à la tête de la politique mondiale qu'incombe le devoir de s'y employer de leur mieux et de donner au problème du Caucase une solution équitable pour le maintien de la paix générale et pour le plus grand bien de l'humanité.

A tout prendre, cette solution ne peut être autre que la *neutralisation de l'isthme du Caucase*, c'est-à-dire la *création d'un Etat confédéré du Caucase* au sein de la Société des Nations.

Qui touche l'un touche l'autre

« *Qui touche l'un touche l'autre* » : c'est une ancienne devise genevoise qui date de l'époque des luttes ardentes de notre vieille cité pour conquérir son indépendance, puis pour la conserver. Pourquoi ne deviendrait-elle pas celle du *Prométhée* ? Qui touche à l'Ukraine touche au Caucase du Nord ; qui touche au Caucase du Nord touche à l'Azerbaïdjan ; qui touche à l'Azerbaïdjan touche à la Géorgie ; qui touche à la Géorgie touche à l'Arménie. Il y a toujours eu, *volens nolens*, solidarité de fait entre ces régions voisines et soumises aux menaces de quelques grands de ce monde. Si, aujourd'hui, la solidarité morale s'ajoute à cette solidarité de fait, plus tard, au jour de la délivrance commune, la solidarité économique et politique pourra compléter ce faisceau de liens qui unissent les cinq nations persécutées.

..... C'était en 1920. De Batoum à Tiflis, de Bakouryani à Darial, j'ai parcouru la Géorgie merveilleuse. Elle était libre, alors ! Et j'ai admiré sa robuste vitalité, son entrain à se reconstituer, sa joie profonde d'avoir recouvré son indépendance millénaire. La nouvelle Constitution était votée. L'ordre régnait dans le pays. L'industrie, le commerce, l'agriculture, éprouvés par la conflagration mondiale, recommençaient leur activité. L'Université nationale allait rouvrir ses portes. Les milices géorgiennes s'exerçaient.

Tout invitait à la confiance et à la joie, et cependant j'étais inquiet. Comment ne l'aurais-je pas été ? Dans les gorges de Darial, sur la grande route stratégique de Vladicaucase, j'ai vu le poste bolchevik, les quelques soldats portant les emblèmes soviétiques, et qui personnifiaient la grande poulpe qui allait étouffer les proies qu'elle convoitait. L'Ukraine se débattait encore avant de succomber. Le Caucase du Nord était conquis, et j'ai vu arriver au poste géorgien, sauvé par sa connaissance de la montagne, un prince circasien qui, échappé aux tyrans, fut accueilli comme un frère. L'Azerbaïdjan était déjà sous le joug, et j'ai vu, à Tiflis, des membres de familles arméniennes inquiets jusqu'à la mort du sort de leurs père, frères, amis, emprisonnés dans les geôles soviétiques de Bakou. L'Arménie résistait avec peine aux attaques bolchevistes.

Seule la Géorgie tenait encore. Mais pour combien de temps ? J'étais inquiet, et, le 8 août 1920, j'écrivais de Bakouryani, dans le Petit-Caucase, au *Journal de Genève* : « Des troupes sont massées des deux côtés de la « frontière orientale de la Géorgie; usant des procédés les plus cauteleux « de l'ancienne diplomatie, les bolcheviks accompagnent les négociations « amiables de menaces militaires qu'ils feignent de désavouer : perfidie « des forts à l'égard des faibles ! Les bolcheviks — j'en ai l'impression « très nette — jouent avec la Géorgie comme le chat avec la souris : ils « attendent, pour la croquer, que leurs dents et leurs griffes, n'aient plus « trop à faire ailleurs. Ils savent qu'elle reste là, tout près, à leur disposition immédiate, et que ses admirables richesses naturelles pourront leur « être de la plus grande utilité lorsque l'Azerbaïdjan aura été complètement saccagé..... »

*
**

Malgré une résistance héroïque, acharnée, la Géorgie, comme ses sœurs, fut écrasée sous la botte bolcheviste. Et partout, dans cette contrée créée pour la joie de vivre, ce furent d'odieux massacres. Son gouvernement, dirigé par le vénéré président Noé Jordania, dut prendre la route de l'exil. Il accepta, à Paris, l'aimable hospitalité de la nation française.

C'est alors que, pressés de manifester à la nation géorgienne la sympathie qui remplissait leurs cœurs, quelques amis de ce peuple qui se connaissaient à peine entre eux, et qui arrivaient de tous les horizons de la politique, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, à la seule exclusion des communistes, se rassemblèrent et posèrent les bases du *Comité International pour la Géorgie*. Composé de membres d'une douzaine de nationalités différentes, de confessions variées, de partis politiques de toutes couleurs, il chercha à agir sur l'opinion publique, intervint auprès des gouvernements et auprès de la Société des Nations, et aujourd'hui il a la joie de voir se former des Comités-frères dans la plupart des grandes capitales. Ce qu'il a pu faire jusqu'ici est malheureusement bien peu de choses : du moins l'a-t-il fait de tout cœur.

*
**

1924 : Magnifique sursaut d'énergie et de foi de la nation géorgienne. Incapable de supporter plus longtemps un joug odieux, elle se révolte. Malheureusement elle est seule, comme en 1920 l'Azerbaïdjan avait été seul au moment de l'invasion bolcheviste, comme elle elle-même était restée seule en janvier 1921 devant les hordes du Nord. Seule, elle pouvait encore proclamer, par ses actes, sa volonté de vivre, sa volonté de recouvrer sa liberté. Mais, seule, elle ne pouvait triompher. Elle fut écrasée.

Et depuis lors a commencé cette longue période, pénible entre toutes, non de résignation mais d'attente : attente de l'événement providentiel qui lui permettrait de proclamer à nouveau son indépendance; attente du moment où ses oppresseurs, divisés contre eux-mêmes, verraient se disloquer leur puissance; attente du jour où les frères et les sœurs de la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord, l'Ukraine, seraient en mesure eux aussi, comme elle, de réclamer en commun leur libération, et où leurs voix unies seraient assez fortes pour se faire entendre dans le monde entier.

**

Aujourd'hui, nous entrons dans une phase nouvelle. Grâce au *Prométhée*, les voix angoissées des victimes, au lieu de rester dispersées et de n'éveiller que des échos clairsemés, formeront un chœur puissant et coordonné dont les harmonies se feront entendre dans le monde entier. Au nom du *Comité International pour la Géorgie*, au nom de ses conservateurs, de ses libéraux, de ses radicaux, de ses socialistes, au nom de ses catholiques-romains, de ses protestants, de ses libre-penseurs, au nom des Suisses, Français, Italiens, Roumains, Anglais, Américains, Belges, Canadiens, Allemands, Tchéco-Slovaques, Hollandais, Polonais qui le composent, au nom de tous je salue avec joie l'ère de collaboration qui commence. Notre mission est de nous occuper plus particulièrement de la Géorgie, mais nous prendrons un intérêt toujours plus vif aux revendications de ses voisins, aux souffrances imméritées des Arméniens, au supplice des Azerbaïdjanais, au sort cruel des Caucasiens, aux aspirations de l'Ukraine. Isolés, la tâche de chacun est surhumaine. Unis, chacun se sentira plus fort et concourra avec d'autant plus de courage à l'action commune.

**

Cet esprit d'entente et de compréhension mutuelle devra survivre à la période de l'adversité qui unit. Au jour de la grande délivrance — et ce jour viendra — les nations voisines devront tenir plus que jamais à cette collaboration intime. Et ce sera le gage d'un magnifique avenir !

Jean MARTIN,
Président du Comité International pour la Géorgie.

LA CRISE DU BOLCHEVISME

et la Liberté des Peuples

L'opinion publique suit attentivement les événements qui surviennent dans l'Union des Républiques socialistes soviétiques. C'est tout naturel : la pacification de l'Europe orientale est une condition essentielle de la réparation des désastres causés par la guerre et du rétablissement des rapports normaux entre les nations.

Mais un spectateur attentif s'aperçoit aisément que la démocratie d'Occident n'est pas exactement renseignée sur la situation de l'Europe orientale. Pour s'en convaincre, il suffit de se souvenir de l'aide militaire accordée à Dénikine et Wrangel. Rien ne pouvait mieux servir les dirigeants soviétiques. Le bolchevisme se ravive quand passe devant lui une menace de réaction appuyée par des coups de canon. L'intervention militaire, qui ne poursuivait d'autre but que la restauration monarchique et le rétablissement de l'ancienne organisation de la propriété foncière, a tout naturellement servi le bolchevisme et prolongé son existence.

Examinons maintenant l'attitude prise à l'égard des peuples qui, selon le principe proclamé par le président Wilson relatif aux droits des peuples de disposer d'eux-mêmes, créèrent des Etats indépendants et établirent un régime démocratique.

A ces peuples le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. Colby, donnait le conseil d'aider les Koltchak, les Denikine, et les poussait de cette manière vers une Russie indivisible. On portait secours à la réaction; on combattait la démocratie; on renforçait par là le bolchevisme et son pouvoir. Les bolcheviks en tirèrent tout le profit; ils mobilisèrent l'armée rouge et anéantirent les républiques démocratiques indépendantes de Géorgie, d'Arménie, d'Azerbaïdjan, du Caucase du Nord, de l'Ukraine ... Par là le militarisme soviétique s'est affermi, devenant, d'une manière incontestable, un danger universel.

Depuis lors, l'Europe a fait beaucoup de tentatives afin de mettre l'Union soviétique en rapports plus suivis avec le monde civilisé et, par là, d'abolir une dictature sanguinaire. Mais toutes ces mesures : accords commerciaux, reconnaissance *de jure*, etc., furent utilisés par le gouvernement de Moscou pour anéantir la démocratie des autres pays et raviver l'anarchie. Il ne pouvait agir autrement, le bolchevisme étant condamné, s'il ne réussissait pas à provoquer la guerre civile et à étendre au loin sa dictature.

Aujourd'hui, la situation est la suivante : après avoir dissipé les biens confisqués au profit de leur dictature, les bolcheviks ont complètement échoué dans leur politique économique.

Les ouvriers d'Europe et d'Amérique ont ouvert les yeux; ils voient la dictature telle qu'elle est, et en même temps une lutte acharnée se livre au sein du parti communiste, entre les partisans de Staline et l'opposition. Les chefs bolcheviks eux-mêmes comprennent bien que leur cause est perdue, et tâchent de rejeter sur d'autres les responsabilités. Ils se reforment par une lutte intestine. La fin approche.

Mais quelle sera cette fin ?

En Europe et en Amérique on trouve encore des personnes croyant que Staline l'emportera sur l'opposition et ouvrira la voie à la démocratie par des moyens pacifiques. Pure illusion ! L'évolution de la tyrannie est un fait sans exemple.

Le régime bolcheviste ayant pour méthodes de gouvernement la terreur et la violence, n'est pas même comparable à un despotisme oriental. La dictature de la violence ne vit que par la violence et par l'épée; elle est condamnée à périr par l'épée.

En effet, Staline et Trotzky-Zinovieff sont en désaccord sur la question économique, mais leurs principes politiques, basés sur la tyrannie, sont les mêmes; ils doivent donc finir de même.

Il n'est qu'une seule force pouvant mettre fin à cette tyrannie : c'est la démocratie. Toute autre force ayant pour moyen d'action la guerre et pour la but la restauration de la monarchie et le rétablissement de l'ancienne propriété foncière ne ferait qu'aggraver l'anarchie de l'Europe orientale et entraver la reconstruction économique.

Voilà un aspect du problème. Il en est un autre non moins important.

L'Union soviétique, comme l'empire des tsars, n'est pas un Etat homogène; c'est un amalgame de nations. Ces nations, les tsars les maintenaient dans l'obéissance par la force, et l'impérialisme russe menaçait tous ses voisins.

Après la guerre mondiale, quelques-unes de ces nations réussirent à briser le joug russe : la Pologne, la Finlande, les Etats baltes. Les Etats du Caucase — la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan et le Caucase du Nord — firent de même, ainsi que l'Ukraine. Mais ces nations furent de nouveau conquises à coups de baïonnettes par l'impérialisme rouge.

Il est hors de doute qu'une fois la dictature ébranlée à Mocsou, le

peuple russe se soulèvera et que les nations asservies, conscientes de leurs droits, feront de même.

Les républiques démocratiques libres et indépendantes seront rétablies. C'est ainsi que l'anarchie bolcheviste prendra fin, et que l'Europe orientale sera pacifiée.

Anarchistes, royalistes, fascistes ne peuvent mettre fin à la dictature; seule la démocratie peut le faire.

« Démocratie » signifie « pouvoir du peuple de disposer librement de son sort ». L'Assemblée Constituante, élue par le suffrage universel direct, chaque électeur n'ayant qu'une voix et nommant, au scrutin secret, ses représentants sur la base de la proportionnalité, voilà l'organe qui est qualifié pour décider de la forme du gouvernement et établir, en toute indépendance, des rapports normaux avec les Etats voisins. Cette méthode a été appliquée lors de la déclaration de l'indépendance en Géorgie, en Arménie et dans d'autres nations. Celui qui rejette ce procédé démocratique et qui s'en tient aux droits historiques est un ennemi de la démocratie, un serviteur du militarisme et de l'impérialisme.

Quiconque travaille à la restauration de la monarchie en Russie accroît les risques de guerre et met en danger les peuples pacifiques. Ceux qui luttent contre la liberté des peuples dans l'Union soviétique et poussent les populations éprises de liberté vers la Russie indivisible travaillent pour la prolongation de l'anarchie dans l'Europe orientale et lui procureront le sort de la Chine. Par là, il fait subsister la politique impérialiste des Soviets qui ont conquis la Géorgie et l'Arménie reconnues *de jure* par les grandes puissances, l'Azerbaïdjan, reconnu *de fait* et le Caucase du Nord, s'est emparé de Khiwa et de Boukkara, et domine en Mongolie extérieure. Il va sans dire que les peuples qui sont parvenus au self-gouvernement n'accepteront jamais que leurs droits soient foulés aux pieds, ni que l'autocratie russe soit rétablie. L'Europe orientale deviendrait alors le théâtre d'une nouvelle guerre.

Toute l'humanité évoluée lutte contre les menaces de guerre et aspire au désarmement général. L'Europe occidentale se réjouit des résultats obtenus par la Société des Nations, dont le prestige s'est accru depuis l'admission de l'Allemagne, et où l'esprit de Locarno l'emporte.

Mais cette œuvre ne sera pas complète tant que l'Europe orientale ne s'y sera associée et que les menaces de guerre n'y auront été supprimées pour toujours.

Le bolchevisme s'effondre, et sa disparition sera suivie de celle de l'Union soviétique. Sur ses ruines doivent renaître, avec le pouvoir de la démocratie, des Etats indépendants et égaux en droits. Tel est le seul moyen de mettre fin à la dictature et à l'anarchie, de délivrer l'Europe orientale des dangers d'une politique impérialiste et militariste. et de préparer les voies pour le désarmement général.

N. RAMICHVILI.

La Confédération du Caucase

Le Caucase occupe une superficie de 361.633 kilomètres carrés avec une population de 12.449.161 d'habitants. Au point de vue des nationalités, le Caucase comprend des Turcs, des Géorgiens, des Daghestano-Adighes, des Arméniens. Ces nationalités constituent les aborigènes du Caucase depuis les temps les plus reculés, c'est-à-dire bien avant l'ère chrétienne. Il est fait mention de ces peuples dans les récits des historiens grecs tels que Xénophon et Hérodote; les anciens historiens arabes en parlent également. Les immigrés, Allemands et Russes, ne forment qu'un pourcentage insignifiant. D'après les statistiques de 1916, les douze millions et demi d'habitants du Caucase se décomposent ainsi : Turcs 3.500.000; Daghestano-Adighes 3 millions; Géorgiens, 3 millions; Arméniens 2 millions; éléments immigrés 1 million.

Pareillement à cette diversité de races et de peuples, le Caucase se distingue par la variété de sa flore et de sa faune; on y trouve des plantes tropicales et des spécimens alpestres avec toute une gradation de types. Le Caucase constitue l'une des voies terrestres entre l'Europe et l'Asie, l'unique en tant que voie la plus rapide aussi bien que pratique. C'est l'un des passages offrant le plus de ressources aussi bien pour la nourriture des bestiaux, en raison de ses vastes pâturages, que pour celle des hommes, en raison de ses fertiles vallées. Les avantages qu'offre la route du Caucase ont fait de cette voie un passage historique, l'unique pour les grandes migrations des peuples allant d'Asie en Europe et d'Europe en Asie. Ces migrations étaient le résultat de raisons économiques ou d'esprit de conquête, de buts religieux ou impérialistes. C'est ainsi que des siècles durant le Caucase vit passer une foule de peuples, depuis les Grecs et les Romains jusqu'aux Arabes et aux gens de la Perse. Tous ces peuples rencontraient sur leur route une vive opposition des Caucasiens, opposition qui se terminait par de cruelles luttes. Si les conquérants arrivaient provisoirement à établir leur domination sur le Caucase, ils ne réussissaient jamais à refouler entièrement les Caucasiens, pas plus qu'à les assimiler. Cette incessante lutte n'a eu d'autre résultat que de créer du Caucasien un type courageux, fort au point de vue physique et parfait défenseur de sa liberté au point de vue moral. Fait digne de remarque dans l'histoire du Caucase, c'est que, quels que fussent les conquérants passagers, ils subissaient d'autant plus facilement l'assimilation des Caucasiens qu'ils étaient impuissants eux-mêmes à se les assimiler. Ce fait, particulièrement remarquable, s'explique par les propriétés individuelles de l'esprit caucasien et par une culture plus élevée. Les peuples du Caucase ont su créer au cours de l'histoire mondiale de puissants Etats policés, tels que la Géorgie avec une très ancienne civilisation qui lui fut propre; l'Azerbaïdjan, amalgame de toute une série de khanats indépendants possédant une culture orientale; au nord de la chaîne du Caucase, un ensemble de principautés sur lesquelles la civilisation arabe a laissé son empreinte; enfin l'Arménie. L'existence de ces Etats est un facteur d'importance mondiale pendant toute une période historique. Les luttes entre nationalités constituant les divers Etats du Caucase et qui avaient pour origine la diversité des croyances religieuses, le chauvinisme nationaliste d'une part et les divergences qui se manifestaient au sein de chaque Etat

entre les divers courants politiques excluait toute idée d'union et conduisaient ces pays à la ruine. Ils devenaient, non sans quelque difficulté il est vrai, la proie des conquérants. A la domination arabe, persane, succéda la domination russe. Cinquante ans de lutte au nord du Caucase avec l'illustre cheikh Chamyl à la tête, la lutte héroïque des khans d'Azerbaïdjan tels que Djavad Khan de Ganda, Ibrahim Khan de Karabagh, Tchelebi Khan de Cheki, les guerres incessantes des Géorgiens ayant à leur tête le prince Alexandre sont autant de pages glorieuses qui viennent s'ajouter à l'histoire de la défense héroïque du Caucase dans sa lutte contre la Russie pour l'indépendance nationale.

L'histoire est un éternel recommencement. De même qu'Arabes et Persans furent obligés, par suite de lois historiques, de se retirer du Caucase, les Russes à leur tour durent l'évacuer. Les peuples du Caucase retrouvèrent leur indépendance, mais malheureusement les expériences amères du passé ne furent pas prises en considération; les républiques du Caucase ne surent point s'unir pour former un bloc compact et le Caucase perdit à nouveau son indépendance. La Russie, en la personne du pouvoir soviétique, réoccupa, à cent ans de distance, le territoire des dites républiques; elles furent vaincues individuellement de la même manière qu'autrefois, lorsque les troupes tsaristes, après avoir tour à tour vaincu les forces disparates des Caucasiens, vinrent occuper le Caucase. Dans les deux cas, toutes les forces des peuples du Caucase se perdaient en luttes intestines, laissant le front extérieur presque sans défense. Dans l'ensemble de ces faits et de l'analyse de certains facteurs caractérisant les rapports entre peuples du Caucase, nous devons retenir un enseignement pour la construction future de la vie d'Etat du Caucase. En supprimant les causes qui ont contribué à la perte de l'indépendance des républiques du Caucase, en renonçant aux moyens autrefois employés pour la solution du problème des nationalités, en donnant satisfaction aux aspirations nationales par l'union des intérêts nationaux de tous les peuples du Caucase sur les bases d'une collaboration économique et du respect de leurs conquêtes culturelles, on créera le fondement sur lequel pourra solidement s'étayer l'étatisme caucasien. Cet idéal ne peut se réaliser que sur les bases d'une Confédération Caucasienne, complètement indépendante au point de vue économique. Les ressources économiques du Caucase sont considérables; elles ont été signalées bien avant la période historique. La légende de la Toison d'Or est aujourd'hui une réalité. Les statistiques sur les richesses du Caucase confirment ces récits par des chiffres. C'est ainsi que, d'après les données parues en 1916, l'exploitation annuelle du naphte d'Azerbaïdjan se chiffre par dix millions ou dix millions et demi de tonnes; celle du naphte du nord du Caucase par un million ou un million et demi de tonnes; l'exploitation du manganèse en Géorgie atteint un million de tonnes; celle du cuivre du Caucase 15.000 tonnes; celle du sel 30.000 tonnes; du coton 50.000 tonnes; du tabac 20.000 tonnes; du thé 330.000 kilos; du vin 160 millions de litres.

Mais en dehors de ces principales ressources économiques, il existe d'immenses richesses en forêts, pêcheries, minéraux. Le Caucase est riche en bestiaux; il possède des stations balnéaires qui jouissent d'une réputation mondiale, des eaux minérales réputées. Ces données suffiraient pour montrer la solidité des bases financières pour la construction d'un Etat caucasien dans le cadre d'une confédération.

A côté de ces bases à la fois économiques et financières, le Caucase

jouit d'un autre avantage. Il possède une situation géographique et stratégique particulièrement avantageuse; tandis que les voies maritimes naturelles à travers la mer Noire et la mer Caspienne unissent le Caucase aux pays d'Orient et d'Occident, les montagnes du Caucase apparaissent, au point de vue défensif, comme une redoutable forteresse naturelle. Si à ces heureux avantages géographiques on ajoute certains autres faits, tels que la cohabitation séculaire des peuples du Caucase, la communauté des destinées historiques et des intérêts économiques, il apparaîtra possible, pour ne pas dire indispensable, de créer de nouvelles bases pour la construction d'une vie d'Etat propre à tous les peuples du Caucase. Les leçons de l'histoire, l'analyse du présent et les prévisions pour l'avenir amènent l'habitant du Caucase à faire ces déductions. Seules les bases d'une confédération semblent répondre au but poursuivi; on aurait ainsi une union des républiques du Caucase sur le terrain économique, à condition de liquider en toute équité les divergences nationales et une réalisation définitive des aspirations nationales de chaque pays sans qu'il soit porté atteinte aux droits des autres nationalités. Chaque nationalité du Caucase doit être prête à sacrifier ses petits intérêts individuels au profit de la grande cause caucasienne. C'est sur ces bases que s'est engagé le travail des organisations confédérées du Caucase en la personne des représentants desdites organisations politiques d'Azerbaïdjan, de Géorgie, du Nord du Caucase. La question d'une Confédération des républiques caucasiennes a fait l'objet de nombreux débats dans le cercle des hommes politiques de l'émigration caucasienne; mais cette question surgissait *ad hoc* dans l'arène politique. Cependant la question d'une Confédération caucasienne n'a jamais été soulevée par elle-même *per se* avec l'intention bien déterminée de résoudre le problème caucasien. Seuls les confédérés du Caucase ont pris pour plateforme la création d'une Confédération des républiques du Caucase pour les raisons suivantes :

a) En vue de la possibilité qui s'offre d'harmoniser l'antagonisme entre nationalités du Caucase grâce à de communs intérêts économiques;

b) En vue de la constitution d'une base unique donnant la possibilité de créer un régime d'Etat stable qu'il sera possible de protéger contre toute atteinte extérieure. De là découlent les principaux points de la dite plateforme :

1. Union dans la lutte pour la libération du Caucase de l'occupation russo-bolchevique;
2. Unité de vues en politique extérieure aussi bien pendant la période de lutte qu'après la libération;
3. Unité de front dans la défense;
4. Unité monétaire et système financier unique;
5. Frontière douanière commune;
6. Unification des voies de communication, chemins de fer, postes et télégraphes.

Pour arriver à réaliser cette idéologie, des organisations de confédérés caucasiens ont été créées, aussi bien parmi les émigrés que parmi les populations du Caucase. Ces organisations ont ainsi pu grouper autour de leur plateforme les organisations nationalistes dont la devise proclame la « libération du Caucase par le groupement des forces », « le Caucase, confédération unique ». C'est vers une orientation rendant solidaires les républiques du Caucase, c'est vers une amitié avec les Etats voisins et dans une union intime avec tous les peuples ayant obtenu leur indépendance pendant la

révolution russe que les confédérés du Caucase voient le pivot durable de la cause caucasienne. La reconnaissance des fautes politiques des anciens leaders politiques des républiques du Caucase, le sentiment que ces fautes ont été funestes pour la cause de l'indépendance suffisent pour obliger les confédérés à renoncer aux anciennes méthodes dirigées vers la solution du problème caucasien. La conviction de salut et d'étatisme qui se dégage à l'idée d'une confédération à créer au Caucase, a développé parmi les confédérés le désir de se sacrifier au nom de l'idéal de cette Confédération. Elle a donné, en même temps, un surcroît de force morale, de volonté et d'énergie dans le travail. Ce n'est que par la volonté et l'énergie que le salut du Caucase peut être réalisé. Ce n'est qu'en groupant les forces que la constitution d'un puissant Etat économique et culturel confédéré peut être réalisée. Ce Caucase peut avoir une politique individuelle qu'une main armée saura toujours défendre, grâce à ses douze millions de population essentiellement guerrière.

L'existence de la Confédération caucasienne indépendante est une garantie, aussi bien pour la tranquillité de la Turquie que pour celle de la Perse; elle pourra servir de digue au flot russe venu du Nord et offrira en même temps de réels avantages aux Etats intéressés dans les questions d'Asie. La Confédération du Caucase jouera le rôle d'une deuxième Suisse en Orient; elle facilitera l'échange des conquêtes culturelles entre l'Occident et l'Orient, et favorisera le rapprochement spirituel entre deux mondes. Grâce à ce rapprochement, une paix durable peut être assurée dans l'avenir et tout germe de sanglants conflits entre peuples d'Europe et d'Asie peut être détournée. La Confédération caucasienne doit servir de régulateur dans les rapports politiques entre l'Europe, l'Asie et la Russie. C'est au nom de cette grande idée de paix, de cette idée de cohabitation pacifique et de progrès culturel que douze millions de Caucasiens déchirés durant un siècle par de sanglantes luttes intestines, artificiellement déchaînées par le gouvernement tsariste, aujourd'hui écrasés par la dictature rouge, trouvent en eux les forces voulues qui leur permettent de sacrifier leurs petites aspirations nationales pour le salut des nationalités du Caucase et pour la création d'un puissant Etat confédéré du Caucase. Au nom de ces grandes idées humanitaires et culturelles, l'opinion publique d'Europe et d'Amérique doit prêter son appui moral; un semblable appui doit être également prêté par les gouvernements de ces peuples à la cause de la Confédération caucasienne. Le Caucase, une fois construit sur les bases d'une Confédération, sera pour le monde un premier essai d'union politique volontaire entre Etats chrétiens et musulmans. Ce sera une unité confédérée sur les bases d'une communauté d'intérêts nationaux et économiques. Il ouvrira de ce fait une ère durable d'amicale collaboration politique entre nationalités professant des religions différentes.

Stamboul, 18 octobre 1926.

D^r KHOSROV SOULTAN ZADÉ.

33469

L'historique de la formation de la République du Caucase du Nord et l'idée de la Confédération Caucasienne

Si le sang versé, les sacrifices spontanément consentis à travers les siècles pour la conservation de ses libertés et de son indépendance sont la preuve de la légitimité d'une cause nationale, il est impossible de ne pas reconnaître aux peuples du Caucase du Nord le droit à la liberté.

Pendant tout le moyen âge, ces peuples ont lutté contre les flots envahisseurs qui déferlaient sur l'Europe, tantôt brisant, tantôt divisant ces vagues asiatiques, si menaçantes pour l'Occident.

Les invasions ayant enfin cessé, les peuples caucasiens s'étaient mis au travail pour se reconstituer politiquement et socialement; ils furent de nouveau menacés par les invasions russes.

Plus d'un siècle est rempli par la lutte épique de ces petits peuples, épris de leur liberté, contre le plus grand empire contemporain, muni de tous les moyens de destruction.

Cette résistance acharnée atteint son apogée avec Chamyl, ce grand capitaine, doublé d'un grand administrateur. Pendant vingt-cinq ans, ce chef admirable brava l'effort sans cesse renouvelé des troupes russes... Mais la lutte était par trop inégale... les forces en présence par trop disproportionnées, les ressources militaires et financières de l'ennemi par trop grandes... Le colosse russe finit par écraser les peuples caucasiens. En 1859, Chamyl avait été capturé en 1864, la Circassie tombait au pouvoir de la Russie.

Quand on songe à ce que furent dans l'espace et dans le temps les conflits politiques de l'Angleterre et de la Russie, on est frappé par ce fait que la poussée russe dans la direction de la Perse et des Indes, qui mit à certains moments en péril l'empire britannique, fut arrêté par la guerre caucasienne. L'empire russe obligé, vers 1860, de mettre sur pied une armée de 300.000 hommes pour cette guerre, ne put envoyer d'autres forces vers le sud, ce qui l'empêcha de devancer l'Angleterre en Afghanistan et au Pamir. C'est seulement à partir de la conquête du Caucase que la Russie se sent les mains libres, et ses armées devenant de plus en plus entreprenantes, ont vite fait de conquérir le Turkestan, Samarkand, Kokand, une partie de Khorassan, Merv, et viennent se heurter à la puissance britannique... Trente ans auparavant, lorsque sir John Mac Neil, ancien ambassadeur d'Angleterre en Perse, apprit d'un témoin oculaire cette marche ascendante de la Russie dans le Caucase, il manifesta ses appréhensions, et, par une sorte d'intuition de l'avenir, s'écria : ! This alters the balance of power through out the world »...

Par la conquête du Caucase, la Russie devenait, en effet, maîtresse d'une contrée dont la situation géographique, unique au monde, lui conférait une puissance politique énorme.

*
**

Lorsque la Révolution russe éclata, il était tout naturel que les peuples du Caucase du Nord, les derniers incorporés à l'Empire russe et qui gardaient le souvenir de leurs libertés relativement récentes, se missent immédiatement à la reconstitution de leur vie nationale.

A la première Assemblée qui eut lieu en 1917 à Wladicaucase, l'Union des peuples du Caucase du Nord et du Daghestan fut officiellement conclue et on créa pour elle un organe exécutif sous le nom de « Comité Central de l'Union ». Le Comité se mit aussitôt à l'ouvrage, et fit de son mieux dans des circonstances difficiles, conséquences de l'effondrement des anciennes institutions russes, pour assurer l'ordre à l'intérieur et entretenir les meilleures relations avec les autres peuples caucasiens limitrophes, comme les Géorgiens et les Azerbaïdjanis... Lorsque les bolcheviks s'emparèrent du pouvoir à Pétrograd, en novembre 1917, l'Union se refusa de reconnaître le nouveau gouvernement russe, rompit virtuellement toutes les relations avec les centres russes et entra en conflit ouvert avec les bolcheviks.

La deuxième Assemblée, convoquée entre temps, ratifia les décisions de l'Exécutif et décida la formation de la République du Caucase du Nord; elle créa un Parlement et un gouvernement responsable, et chargea une Commission permanente d'élaborer un projet de Constitution qui devait être présentée à la Constituante dont la convocation avait été décrétée. La création de l'Etat indépendant du Caucase du Nord était dès lors un fait accompli.

Le 11 mai 1918, l'indépendance du nouvel Etat était formellement notifiée à toutes les puissances.

Dès le début de la Révolution russe, les hommes politiques responsables des affaires du Caucase du Nord s'étaient rendu compte de l'unité géographique et économique de l'isthme caucasien, et du danger de pousser trop loin la division de cette contrée en états séparés, en prenant pour seule base, le principe ethnique le plus strict. Ils avaient compris que, seule, la collaboration étroite de tous les peuples du Caucase permettrait de défendre efficacement contre toute agression cette unité stratégique qu'est le Caucase, et de mettre en valeur ses richesses inépuisables, mais inégalement répartis dans les différentes régions. Ils se sont dit, enfin que, seule, la création d'une unité politique éviterait aux peuples caucasiens mélangés les contestations territoriales, source de conflits et de complications dangereux. Aussi ont-ils dirigé tous leurs efforts vers la création d'une Confédération caucasienne, composée de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie, de la Géorgie et du Caucase du Nord.

Au commencement de 1918, une Conférence de paix eut lieu à Trébizonde, entre la Turquie et la Transcaucasie. La Délégation du Caucase du Nord, qui n'était venue à Trébizonde que vers la fin des délibérations, y prit une attitude particulière, affirmée dans une déclaration, datée du 1^{er} avril 1918, le jour même où la Délégation transcaucasienne repartait pour Tiflis, et dont voici la teneur : « Les Caucasiens du Nord sont fermement persuadés que la Transcaucasie ne peut exister comme Etat indépendant sans lien avec le territoire du Daghestan et du Caucase du Nord. La création d'un Etat du Caucase unifié est dictée par des considérations géographiques, économiques, stratégiques et politiques. Atteindre ce but élevé, telle est la tâche que la Délégation nord-caucasienne s'est assignée, conformément aux démarches qu'elle a faites à Tiflis et à Bakou, en se mettant en contact avec les organisations nationales et politiques de Transcaucasie... »

En mai eut lieu la dislocation de la Transcaucasie en trois Etats : « Azerbaïdjan, Arménie et Géorgie. » Aussitôt, le gouvernement du Caucase du Nord adressa une proposition formelle en vue de l'organisation de la Confédération caucasienne aux gouvernements des nouveaux Etats.

Dans le mémoire présenté à la Conférence de la Paix, à Paris, au début de 1919, la Délégation nord-caucasienne a soutenu la même thèse...

Mais pour des raisons multiples, qui nous n'examinerons pas ici, et pour le malheur de tous les peuples caucasiens, cette idée n'a pu prévaloir au Caucase. Les Républiques caucasiennes se débattirent dans toutes sortes de difficultés intérieures et succombèrent, l'une après l'autre, sous les coups de l'ennemi extérieur; le Caucase du Nord, le plus exposé de tous, a gravi le premier son douloureux calvaire.

Presque toute l'année 1918 a été marquée, dans le Caucase du Nord, par la lutte contre les bolchéviks, et, quand l'armistice du 11 novembre, qui arrêta les opérations de la guerre mondiale survint, et que les détachements britanniques d'occupation débarquaient à Bakou, les troupes nationales du Caucase du Nord avaient déjà repris la majeure partie de leur pays aux bolcheviks.

Le général Thomson, commandant des troupes anglaises, se présentant en sa qualité de délégué des alliés, reconnut de fait le gouvernement du Caucase du Nord, et par une lettre, datée du 27 novembre 1918, lui demanda de continuer la lutte contre les bolcheviks, en l'assurant que l'armée volontaire, sous le commandement du général Dekinine, que les Anglais étaient en train de réorganiser et de rantailler, n'entreprendrait aucune action hostile contre la République nord-caucasienne; qu'au contraire, cette armée serait l'alliée naturelle de l'armée nord-caucasienne dans sa lutte contre le bolchevisme.

Vaines promesses!...

Animée des idées réactionnaires, combattant pour la « Russie une et indivisible », le commandement de cette armée ne voulait nullement admettre la formation d'Etats indépendants sur le territoire de l'ancien empire; à la fin de janvier 1919, la République du Caucase du Nord fût trahie et attaquée par le général Denikine. Chose curieuse: l'armée caucasienne qui était une armée républicaine et démocratique et dont la mission était d'extirper le bolchevisme du Caucase, qui était enfin soutenue par les masses populaires, animées de l'idéal national ne recevait aucun concours, tandis que l'armée réactionnaire du général Denikine, qui visait au fond à la restauration de l'ancien régime et par là même était condamnée à un échec inévitable, était organisée avec l'argent et l'appui des Alliés.

Ainsi aidé par les Alliés, et surtout par la Grande-Bretagne, le général Denikine, au lieu de concentrer toutes ses forces contre le bolchevisme, s'acharna contre les peuples du Caucase du Nord qui, hier encore, offraient à lui et à ses troupes l'asile et le concours dans ces montagnes... La lutte ne pouvait être longue... L'armée blanche a envahi et conquis la République nord-caucasienne, mais son triomphe ne fut pas long non plus. Trois mois après la défaite du gouvernement national, une insurrection sanglante éclatait dans les montagnes du Daghestan, et la lutte, conduite par les débris de l'ancien gouvernement national, organisés dans le Conseil de la défense nationale, dura huit mois. Au début de 1920, lors de la débâcle générale des armées blanches de la Russie du Sud, les troupes nationales caucasiennes étaient déjà en possession d'une grande partie de leur territoire repris, le reste a été évacué volontairement par l'armée du général Dekinine, fuyant en déroute devant les armées rouges victorieuses...

Dans une proclamation pompeuse, le commandement des armées de la Russie du Sud reconnaissait formellement la République du Caucase du Nord et déléguait le pouvoir à son ennemi de la veille, le Conseil de la

défense nationale, lui demandant expressément de combattre le bolchevisme, également funeste aux intérêts de la Russie et du Caucase du Nord.

Hélas ! cette reconnaissance tardive ne pouvait rien changer des événements à venir... les armées rouges, continuant leur avance, envahirent le territoire de la République, et malgré les promesses solennelles de reconnaître et de respecter la République indépendante du Caucase du Nord, que le gouvernement de Moscou adressait en profusion aux peuples caucasiens pendant leur lutte contre le général Denikine, ses armées se conduisirent au Caucase du Nord comme en pays conquis; la République nord-caucasienne fut soviétisée et, pour plus de sûreté, mutilée et divisée en plusieurs lambeaux : deux Républiques et deux régions soi-disant autonomes ont été créées sur son territoire. Les partisans caucasiens qui avaient combattu pour l'indépendance de leur pays ont été fusillés ou déportés.

Or, en décembre 1919, le Conseil de la défense nationale, qui, luttant dans des conditions excessivement pénibles, contre les armées du général Denikine, faisait un dernier appel aux Républiques de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie, leur demandant une fois de plus de réunir les forces caucasiennes contre l'ennemi commun et de former enfin cette Confédération qui, seule, serait capable d'enrayer la menace qui se dessinait déjà clairement pour la Transcaucasie.

Mais la situation politique de la Transcaucasie était telle, que cet appel, comme les autres, ne pouvait trouver d'écho...

Si la Confédération caucasienne avait été réalisée dès le début de 1918, il est certain que les armées blanches n'auraient pas osé attaquer la République nord-caucasienne, et le Caucase, uni et raffermi, aurait pu opposer une résistance autrement vigoureuse et efficace aux armées rouges qui sont venues, après la soviétisation du Caucase du Nord, écraser, l'une après l'autre, les trois Républiques Transcaucasiennes en l'espace d'un an.

Pour donner le tableau exact du développement de l'idée de la Confédération du Caucase, il est pourtant nécessaire de noter qu'une tentative de présenter un front caucasien uni contre le bolchevisme a été tout de même faite au moment suprême quand la conquête bolcheviste du Caucase a été presque un fait accompli, quand la Russie soviétique a attaqué la Géorgie, ce dernier refuge de l'idée nationale au Caucase. Les patriotes de l'Azerbaïdjan et du Caucase du Nord, qui avaient trouvé asile en Géorgie, formèrent le Comité Azerbaïdjan-Nord-Caucasien, qui était reconnu comme gouvernement provisoire de la République fédérative de l'Azerbaïdjan et du Caucase du Nord. Ce Comité organisa des détachements composés d'Azerbaïdjanais et de Caucasiens ayant pris part à la guerre contre les bolcheviks dans les cadres de l'armée géorgienne, et qui, dans la suite, avaient été internés en Turquie. Cette tentative qui ne pouvait donner de résultats efficaces doit être néanmoins considérée comme un premier pas fait sur le sol même du Caucase pour organiser la Confédération caucasienne. Elle prouve, d'autre part, que l'idée de la Confédération qui n'avait pas assez pénétré jusque là dans l'esprit des hommes politiques du Caucase, trop dominés par la conception de l'Etat national, passait du domaine de la spéculation dans celui de la réalisation, et cela, sous la pression des événements douloureux qui ont démontré avec une évidence incontestable le danger mortel de la division et la nécessité impétueuse de l'unité politique du Caucase dans l'intérêt de tous les peuples qui l'habitent, sans aucune exception.

Ainsi, on voit bien que l'idée de la Confédération caucasienne n'est pas

une idée abstraite mise en avant par quelques groupes d'émigrés, mais une idée vivante ayant germé au Caucase même et qui avait trouvé ses arguments les plus puissants dans la vie tourmentée des peuples caucasiens.

HAIDAR BAMMATE.

UKRAINE

La grande guerre a fait s'évanouir l'une des plus grandes illusions qu'aient entretenues la plupart des peuples au siècle dernier.

Cette illusion, c'était la foi en l'unité et l'homogénéité de l'Empire Russe. Hier encore cette foi en l'existence d'une Russie forte et indivisible pouvait subsister; aujourd'hui, elle n'est plus qu'un *pium desiderium* de quelques utopistes politiques.

De ce qu'on nommait jadis la Russie, il ne reste que quelques îlots séparés les uns des autres : la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, la Pologne, la Ruthénie Blanche, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, la Caucasic du Nord, le Kouban, la Moscovie et l'Ukraine. z

Il est de l'intérêt et du devoir de tout homme politique, fut-il totalement étranger à la Russie, de se familiariser avec la nouvelle organisation des Etats qui ont surgi des ruines de la Russie.

— Si l'on considère comme appartenant à l'Ukraine toute la région habitée par le peuple ukraïrien, sa superficie totale s'élève à près de 85.000 kilomètres carrés.

Le terme de « Russie » est inexact, ce n'est plus à ce pays que nous avons à faire, mais bien plutôt à des nouveaux Etats qui évoluent et qui atteindront un développement encore difficile à prévoir. Même nos oppresseurs les Bolcheviks russes, qui occupent militairement l'Ukraine et les Républiques du Caucase et qui cherchent à masquer avec les utopies communistes leur action brutale et destructive, n'ont pas osé agir au nom de la « Russie », mais ont bien été obligés de donner à cet agglomérat le nom arbitraire d'« Union des Républiques Soviétiques Socialistes ».

A l'heure actuelle, quand le monde entier subit une transformation profonde, il est nécessaire de réunir en un tout les informations essentielles concernant ces Etats.

Evidemment, les conditions de la vie mondiale actuellement imposent aux peuples la nécessité d'un rapprochement économique et défensif, afin de pouvoir surmonter les difficultés financières et de conserver leur indépendance.

L'idée d'une nouvelle Entente, — Entente des Etats de la Mer Noire, — commence à se préciser de plus en plus.

Les Républiques du Caucase et de l'Ukraine ont déjà bien compris l'utilité de ce rapprochement et luttent désormais pour leur indépendance commune.

Dans cette nouvelle Entente, l'Ukraine, par son importance, devra occuper la première place.

Si l'on considère comme appartenant à l'Ukraine toute la région habitée par le peuple ukrainien, sa superficie totale s'élève à près de 850.000 kilomètres carrés.

La population des territoires ukrainiens est une grande majorité ukrai-

nienne. D'après la statistique de 1910, le chiffre global des habitants des territoires ethnographiquement ukrainiens est d'environ 45.000.000, dont les Ukrainiens représentent à peu près 37 millions, soit environ 74 %. La densité moyenne de la population est de 62 personnes par kilomètre carré.

L'Ukraine est un pays agricole. — 78 % de la population générale se livre à l'agriculture. La superficie emblavée est égale à 24.250.000 hectares. Dans ce nombre, 80,7 % appartiennent aux paysans et 19,3 % aux propriétaires privés. Le sol de l'Ukraine (humus), est magnifique.

La récolte moyenne de blé est d'environ 72.433.360 tonnes. La production du sucre est encore plus importante. D'après la statistique de 1915, sa moyenne était de 1.708.653 tonnes !

Des richesses minérales de l'Ukraine, les plus importantes sont la houille et le fer. Presque tout le bassin du Dniepr est situé sur le territoire ukrainien. L'exportation moyenne de la houille et de l'anthracite donne environ 26.683.000 tonnes.

Les gisements de fer en Ukraine se trouvent à Kryvyi-Rig et à Kertch et forment près de 223.000.000 de tonnes. Il existe aussi des mines de manganèse, de mercure (à Mikytivka), d'antimoine, de cuivre de plomb et de zinc.

Les argiles sont la fierté de l'Ukraine. Le magnifique kaolin forme des gisements énormes.

Ces données montrent que l'Ukraine est tout à fait capable d'une vie indépendante économique autant que politique.

Donnes maintenant un bref aperçu de l'histoire politique de l'Ukraine.

Ce pays a été indépendant pendant six siècles, du neuvième à la fin du quinzième. C'était l'époque glorieuse de Wladimir et de Jaroslaff, dont la fille épousa Henri I^{er}, roi de France, et à la cour duquel les princes d'Angleterre venaient chercher un asile.

Cette époque glorieuse, malheureusement a pris fin après la défaite de Kalka (1223). L'Ukraine perd son indépendance et succombe sous les coups des Tartares.

Mais plus tard, la Pologne, devenue très forte grâce à sa politique habile et à son armée, profita de la situation de l'Ukraine et réussit à s'emparer de la plus grande partie de son territoire.

Par les efforts des rois de Pologne, la situation légale du peuple ukrainien empire. L'ère de l'autonomie commence. Que voyons-nous ? Une série de complots éclate contre les oppresseurs. Commencée par les seigneurs ukrainiens, la lutte continue par le peuple. Le cruel servage et les persécutions contre la religion orthodoxe amenèrent une forte émigration vers l'Orient, vers le Dniepr inférieur. Là, sur les cataractes du Dniepr, se fonda au 16^e siècle la nation des Cosaques, c'est-à-dire une nation militaire ne reconnaissant pas la domination étrangère et se consacrant à la lutte contre les Tartares et les Turcs, qui dévastaient l'Ukraine. Peu à peu, les chefs des Cosaques, (les Hetmans), s'arrogeant des droits administratifs, jetèrent les bases d'un Etat. Il va sans dire que le gouvernement polonais luttait avec acharnement contre toute manifestation de l'esprit d'indépendance chez les Cosaques, tout en recourant à leur aide dans les guerres contre Moscou ou les Turcs.

Au 17^e siècle, les Cosaques prirent ouvertement la défense du peuple Ukrainien contre la Pologne. A cette époque s'est surtout illustré l'Hetman Bogdan Khmelnitzky. Dans une série de batailles, aidé par la Crimée, il réussit à vaincre la Pologne et à lui enlever l'Ukraine dont l'indépendance fut rétablie. Malheureusement, les défaites suivent les victoires; vaincu

par les Polonais, Khmelnitzky se tourne vers la Moscovie, et, par le traité de Péréyaslaw (1654), accepte le protectorat de Moscou. D'après ce traité, l'Ukraine conserve son organisation civile et militaire. L'Hetman est élu par les forces militaires. Son pouvoir est indépendant de Moscou, même dans la Rada cosaque, est le Président *ad vitam* de l'Etat et le chef de toutes les affaires de politique étrangère. Fatale erreur de Khmelnitzky !... Le protectorat moscovite fut pire que l'autonomie polonaise. La situation s'aggrava aussi par la différence entre l'organisation démocratique de l'Ukraine et l'autocratie moscovite. Le gouvernement de la Moscovie se mit à intervenir dans les affaires intérieures de l'Ukraine; on vit éclater des troubles et des guerres, précédant le partage de l'Ukraine entre Moscou et la Pologne en 1667. L'Hetman Mazeppa essaya de délivrer l'Ukraine de Moscou à l'aide des Suédois, mais les Alliés furent écrasés à Poltava. Les successeurs de Mazeppa virent leurs droits fortement limités par le gouvernement de Moscou, qui prend le titre artificiel de l'« Empire Russe ».

Le servage, aboli sous Khmelnitzky, fut rétabli par les Russes. Les dernières traces de l'autonomie de l'Ukraine furent effacées; l'Hetmanat, en 1764, et en 1775, le Sitch des Zaporogues furent abolis. A la fin du 18^e siècle, les Russes prohibèrent les écoles et la littérature ukrainienne. Aucun livre ne put être publié dans cette langue.

La renaissance de l'Ukraine commença à la fin du 18^e siècle. A Kiev, se forma un centre littéraire qui influença même la Galicie.

C'est surtout à partir de 1905 que le mouvement littéraire se renforça, après l'abolition du décret interdisant d'imprimer toute espèce de livre en ukrainien. Néanmoins, sous le ministère Stolypine, les Ukrainiens furent de nouveau l'objet de nombreuses persécutions. Durant la dernière guerre, en 1914, lors de l'occupation de la Galicie par les troupes russes, le Gouvernement tzariste fermait les écoles ukrainiennes et introduisait de nouveau dans tout l'Empire Russe l'interdiction d'imprimer aucun livre en ukrainien.

Depuis la Révolution de 1917, la situation a changé. Le mouvement national ukrainien se renforça rapidement. A Kiev fut ouvert un Parlement ukrainien (Tsentrálnaya Rada), composé de membres élus par les différents partis démocratiques. La Rada centrale demanda la complète autonomie de l'Ukraine; le gouvernement provisoire russe refusa d'abord puis, sous la pression du premier Congrès militaire panukrainien, reconnut, en juillet 1917, la Rada centrale comme l'organe suprême de l'administration en Ukraine, en limitant toutefois le territoire de ce pays aux cinq provinces de Kiev, de Volhynie, de Polodie, de Tchernigiv et de Poltava. L'autorité de la Rada centrale était en réalité réduite à rien, et les affaires militaires étaient exclues de sa compétence. La formation de l'armée ukrainienne s'était faite, plus ou moins légalement, sous la direction du Comité général militaire, composé de membres élus par le Congrès militaire. Ce n'est qu'au moment du soulèvement bolcheviste que la Rada centrale a pris le pouvoir entre ses mains au nom des intérêts nationaux et pour le maintien de l'ordre.

Le 20 novembre 1917 fut publié le troisième *universal*, (décret) relatif à l'organisation de la République autonome ukrainienne et, le 26 janvier 1918, par le quatrième *universal*, l'Ukraine fut proclamée Etat indépendant. Malheureusement, son existence devait être de courte durée. Dès le commencement entourée d'ennemis de tous les côtés, la jeune République dut défendre son indépendance. En effet, la riche Ukraine représentait une trop belle proie pour qu'on la laissât tranquille !

Une courte période d'accalmie, et voilà maintenant l'occupation allemande. Venus au commencement comme pour aider les Ukrainiens à défendre leur indépendance, les Allemands n'ont pas tardé de montrer leur véritable but. Au mois de mars 1918, les soldats allemands dispersent le Parlement ukrainien, procèdent à l'arrestation des membres du gouvernement et, poussés par le général allemand Eichhorn, surgit un nouveau gouvernement, le faux Hetman, le général russe Skoropadsky. Mais la lutte continue. En novembre 1918, le général Petlioura, à la tête du peuple révolté, traverse victorieusement l'Ukraine. Les Allemands sont battus et s'enfuient chez eux, ayant Skoropadsky et sa suite à leur remorque. Malheureusement, les bolcheviks, commencent une nouvelle guerre...

Maintenant, l'Ukraine fut obligée de lutter à la fois sur les trois fronts contre les Polonais et les armées russes des deux couleurs : rouge et noire, contre l'armée de Trotzky et de Denikine et de lutter sans le secours de personne.

L'Ukraine, abandonnée de tous, recherche l'aide des Polonais, et conclut le Traité de Varsovie. De nouveau, une courte période de la liberté, et... Le traité de Riga. L'Ukraine est seule. L'Ukraine est envahie et écrasée par les Bolcheviks ! Tout est fini ? Non ; la lutte continue quand même ! Nous voyons nos oppresseurs de Moscou obligés de céder et de donner de plus en plus des libertés nationales. Mais c'est aller au devant de leur propre perte ? Sans doute, mais c'est le seul moyen pour eux de pouvoir rester encore quelque temps en Ukraine.

Ce court aperçu est suffisant pour faire remarquer une chose qui, comme un trait rouge, traverse toute l'histoire de l'Ukraine. C'est le désir inébranlable de son peuple : rester libre et indépendant !

C'est donc se tromper lourdement que de croire que le mouvement national ukrainien est facile à étouffer. L'Ukraine n'est pas hostile à ses voisins, mais elle entend rester libre chez elle.

Le mouvement national a gagné les masses, et nous voyons que cette lutte héroïque, continuée par le peuple ukrainien *seul* contre ses envahisseurs, commence à attirer l'attention et à faire l'admiration du monde entier ! L'heure de la délivrance s'approche. Et, s'il y a encore des émigrés russes qui rêvent de rattacher de nouveau l'Ukraine à la « mère-patrie, une et indivisible », d'endormir de nouveau notre peuple, nous n'avons qu'un mot à leur dire et ce mot, c'est : JAMAIS !

N. CHOUMICKI.

La République d'Azerbaïdjan

Les Azerbaïdjanis sont un peuple moderne, dans le sens le plus absolu de ce terme. Ils ont leur propre littérature, leur presse, leur théâtre ; en un mot, ils possèdent ce qu'on appelle une culture nationale.

Le grand poète turc Fuzouli, dont on a célébré dernièrement le quatrième centenaire, est le père des poètes azerbaïdjanis. Les œuvres de ce grand versificateur, dont l'orientaliste anglais Kip a dit que c'est le plus sensible, le plus délicat et le plus sincère des lyriques que l'Orient ait jamais produit, ne sont nulle part aussi répandues dans le monde Islamique qu'en Azerbaïdjan. Jusqu'à ces derniers temps, les poètes de ce pays se sont évertués à imiter les odes de Fuzouli dont ils ont, de tout

temps, subi la fascinante influence. Son épopée d'amour « Leïla et Medj-noun », conçue dans le genre de *Roméo et Juliette*, a servi de sujet au premier opéra azerbaïdjanien.

Mais le peuple azerbaïdjanien, pour lequel la poésie est un véritable besoin, et dont le sens poétique trouve son expression dans un folklore d'une richesse et d'une variété surprenantes, ne pouvait s'abreuver éternellement à l'unique source de la tradition fuzoulienne. Aussi vit-on quelque temps après la clôture de l'ère fuzoulienne, surgir des poètes d'un autre genre, tous dignes d'attention, sur lesquels il nous est impossible de fournir des détails biographiques dans le cadre restreint de cet article.

La poésie azerbaïdjaniennne, qui, tant au point de vue de langue qu'à celui des sujets traités et du but auquel elle tend, est actuellement un art tout à fait moderne, a pénétré jusque dans les plus humbles huttes des villages, où elle est représentée par les œuvres des principaux poètes, parmi lesquels il y a lieu de citer notamment *Sabire* dont les très spirituelles et mordantes satires ont obtenu un succès énorme.

C'est à l'existence de la scène azerbaïdjaniennne que le théâtre turc doit sa renaissance. Le premier des dramaturges turcs fut l'Azerbaïdjanien *Mirza Feth Ali*, mort il y a plus de quarante ans. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé le « Molière turc », car ses savoureuses comédies, dont les sujets sont tirés des scènes de la vie populaire, ont conservé toute leur fraîcheur, et leur attrait, et leur retentissement a été tel, qu'elles ont été traduites en plusieurs langues européennes et orientales.

Le théâtre azerbaïdjanien ne mérite pas seulement d'être apprécié pour ce qu'il a fait dans le passé, mais aussi pour ce qu'il continue de faire. Disons, à ce propos, que la vie théâtrale est très intense dans l'Azerbaïdjan, qui compte beaucoup de théâtres, dont quelques-uns monumentaux, où sont représentés par des acteurs et des actrices de valeur, des drames, des comédies, des opéras, des opérettes, des pièces classiques, romantiques, réalistes, dont un grand nombre écrits ou composés dans le pays même, le reste venant de l'étranger.

Shakespeare, Corneille, Racine, Molière, Schiller, Ibsen et d'autres génies occupent la place d'honneur dans ce vaste répertoire.

Tel est l'attrait du théâtre sur les Azerbaïdjanien, qu'ils en sont arrivés à ne pouvoir concevoir de vie civilisée sans spectacle.

Pour ce qui est de la musique azerbaïdjaniennne, elle n'est pas seulement prisée par les seuls Turcs de l'Azerbaïdjan, mais aussi par les autres peuples caucasiens, en raison d'une certaine similitude de goût. C'est ainsi que plusieurs opérettes azerbaïdjanien, comme *Archin-Mal-Alan*, sont données sur presque toutes les scènes de la Caucasic, notamment dans l'Arménie et la Géorgie, où elles sont très en vogue. Ajoutons que les livrets en ont été traduits en plusieurs langues européennes.

Bien que cent ans se soient écoulés depuis l'établissement de la domination moscovite, le russe n'est parlé que dans les villes et par les éléments instruits qui sont en rapport avec les autorités. Partout ailleurs, s'emploie le turc azerbaïdjanien dont se servent même les colons russes installés dans le pays à l'époque du tzarisme.

Mirza Chefi, idéalisé par le poète allemand Bodensedt, dans le célèbre poème où il chante les beautés naturelles de la Caucasic et les exploits épiques de ses habitants dans leur lutte contre l'envahisseur russe, n'était pas, comme d'aucuns ont pu le croire, un personnage imaginaire, mais bien un philosophe en chair et en os, ayant vécu à Guendjé.

C'est un Azerbaïdjanien du nom de Hassan Bey Zerdabi, propriétaire du journal *Ekindji* (Le Laboureur) qui, le premier, a fondé un journal turc en Russie sous l'absolutisme.

La presse azerbaïdjanienne qui vient de célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation, a, dans l'espace des vingt dernières années, pris un développement remarquable. Il en est de même de l'imprimerie : actuellement il existe à Bakou une série d'ateliers très bien outillés ainsi que de grandes librairies où l'on peut se procurer des ouvrages en toutes langues.

L'Azerbaïdjan qui, au moment où il passa sous la domination russe, était composé d'un certain nombre de Khanats, régis par un système féodal, formait, lors de la chute du tsarisme, un tout indivisible au point de vue culturel, politique et économique. La littérature, la presse, les beaux-arts s'y sont donné pour mission d'inculquer au peuple les idées de démocratie, de liberté et d'indépendance, afin d'en assurer le triomphe final.

**

Et il ne s'agit pas là d'un rêve nourri par quelques esprits romantiques, mais bien d'un but d'autant plus réalisable que l'Azerbaïdjan réunit toutes les conditions requises pour en assurer la réalisation. Analysons ces conditions.

Il y a d'abord la richesse naturelle du pays qui, grâce à l'abondance et à la variété de ses produits, se suffit amplement à lui-même. Ajoutons que cette richesse a été la principale, sinon l'unique cause du malheur qui s'abattit sur l'Azerbaïdjan, car elle excita la convoitise de son puissant voisin du nord. Toutefois, il n'en faut pas douter, le pays azerbaïdjanien renaîtra de ses cendres, et cette résurrection se produira le jour même où le monde sera témoin de la consécration définitive du principe proclamant le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes.

La ville de Bakou, célèbre par son pétrole, qu'on a appelé avec justesse : « l'or liquide », est la capitale de l'Azerbaïdjan. Les puits qui s'y trouvent produisaient avant la guerre mondiale les 20 % du pétrole consommé dans le monde, venant immédiatement après ceux des Etats-Unis, dont le rendement atteignant 600 millions de pouds.

Un autre facteur de richesse sont les mines de cuivre, de fer, d'aluminium, etc..., et les salines sans parler de l'or et de l'argent qu'on ne trouve cependant qu'en petite quantité.

Les importantes mines de cuivre de Guédébek, de Zenguezour et de Katar, bien que très imparfaitement exploitées, produisirent en 1913, trois millions 835 mille pouds de minerai.

Le fer, dont l'extraction est encore limitée, existe, selon des évaluations faites par des spécialistes, en quantité suffisante pour faire face à tous les besoins futurs de l'Azerbaïdjan, lorsque ce pays aura été industrialisé.

L'agriculture tient également une très large place dans l'économie nationale, la récolte moyenne de blé, d'orge et de seigle, atteignant 56.700.000 pouds. Citons aussi le coton dont la récolte en 1919 a été de 4.725.000 pouds, et dont la culture, ainsi que celle de plusieurs autres plantes textiles, était connue des Azerbaïdjanis dès la plus haute antiquité.

Puis viennent la culture maraîchère, l'arboriculture fruitière et la viticulture, les vignes produisant annuellement 1.470.480 pouds de raisin et les

(1) 60 pouds équivalent à une tonne.

vergers 3.000.000 de pouds de fruits dont on extrait une quantité considérable d'alcool, de vin, d'eau-de-vie et d'autres spiritueux.

Mentionnons également la sériculture, qui est florissante, l'industrie de la soie jouant depuis les temps les plus reculés un rôle prédominant dans la vie économique de l'Azerbaïdjan.

A la veille de la guerre mondiale, le dénombrement du cheptel accusa un total de plus de 4.500.000 têtes de bétail.

L'Azerbaïdjan est peuplé de gibier à poil et à plumes de toute espèce, et les eaux de la Caspienne qui baignent ses rivages sont très poissonneuses, surtout à l'estuaire du Kour et de l'Araxe, 45 millions de pouds de poissons furent pêchés dans les eaux territoriales en 1914, représentant une valeur de 17.135.000 roubles.

Enfin, n'oublions pas le caviar de Bakou, qui jouit d'un renom justifié.

Ces quelques chiffres ne peuvent donner qu'une faible idée de l'état économique de l'Azerbaïdjan, dont les sources de richesses sont si nombreuses qu'il faudrait un volume entier pour les décrire.

Situé sur l'isthme caucasique, le grand pont naturel qui relie l'Europe à l'Asie, l'Azerbaïdjan se trouve, grâce au port de Bakou, qui n'est jamais pris par les glaces, en possession d'un centre de communication unique pour le commerce des deux continents et surtout pour celui de la Russie et de la Perse, et c'est à cette circonstance que cette contrée doit d'être l'une des voies de transit les plus importantes du monde. Toute la vie économique de la Caucasic tourne autour de l'axe formé par le chemin de fer transcaucasique, axe dont l'un des pôles est Batoum et l'autre Bakou.

N'était l'intrusion d'une force usurpatrice étrangère, l'Azerbaïdjan mènerait maintenant une existence libre et indépendante, à laquelle il a droit au même titre que tous les autres peuples.

En ce qui concerne la capacité financière du pays, contentons-nous de dire que, selon une statistique datant de l'époque tsariste, la contribution annuelle de l'Azerbaïdjan au budget de l'Empire dépassait 164 millions de roubles. Que ne peut entreprendre et réaliser avec un revenu pareil un petit pays comme l'Azerbaïdjan, dont la superficie n'est que de 92.160 kilomètres carrés, et qui compte à peine trois millions et demi d'habitants !

Il s'était formé dans l'Azerbaïdjan une classe éclairée et instruite, capable d'administrer d'une manière rationnelle et fructueuse les richesses de cette contrée. Bientôt les producteurs et entrepreneurs azerbaïdjanais commencèrent à jouer un rôle de premier plan dans la vie économique du pays, se distinguant surtout par leur activité et leur énergie dans le domaine commercial, bien que les circonstances ne fussent guère favorables. La terre appartenait aux Azerbaïdjanais, l'élément essentiel et prédominant. Les immeubles des villes étaient pour la plupart la propriété de la bourgeoisie indigène. Les millionnaires, doués d'esprit d'initiative, étaient parvenus à gérer leurs affaires, d'après les méthodes les plus modernes, s'étant initiés à tous les secrets de la science financière.

La totalité des actions des entreprises purement turques et la majorité de celles des exploitations pétrolifères étaient détenues par les Azerbaïdjanais qui avaient également la haute main sur la navigation dans la Caspienne et possédaient à eux seuls l'unique fabrique de toile de la Caucasic, et les grandes minoteries qui y sont installées.

Dans l'ambiance culturelle et économique où il vivait, le peuple azerbaïdjanien devait nécessairement atteindre la maturité politique. Et il y arriva.

L'Azerbaïdjan s'acheminait résolument vers la liberté et l'indépendance auxquelles il aspirait de toute son âme, inculquant cet idéal aux jeunes générations.

Il existait déjà dans le pays un nombre suffisant d'intellectuels pour diriger le peuple dans la voie du salut où il s'était engagé. C'est cette phalange qui, dans le domaine de la littérature, des beaux-arts et de la presse déployait l'activité dont il a été question plus haut. Politiquement, son action ne se bornait pas à l'Azerbaïdjan, s'étendant à toute la Russie où, durant la révolution de 1905, les intellectuels azerbaïdjanis jouèrent un rôle des plus actifs dans l'organisation de partie politique *Ittifak* (Union), et servirent de guides à la fraction musulmane de la Douma.

Cette activité devait également se manifester au cours de la révolution de 1917-1918.

Au moment où la Russie se désagrégeait pour se diviser en un certain nombre de républiques nationales, il se constitua en Azerbaïdjan un parti « Moussavat », qui réclama pour les Musulmans de Russie la liberté et l'indépendance, et réussit à faire adopter son point de vue par le Congrès général des Musulmans de Russie qui se tint en 1917 à Moscou.

Sous l'influence du même parti dont il avait fait sien l'idéal politique, le Congrès musulman de Bakou, qui se réunit en avril 1917, proclama le principe de l'autonomie nationale. Plus tard, lors des élections pour l'Assemblée constituante russe, le parti « Moussavat », d'accord avec le bloc des comités nationalistes, lança le mot d'ordre de l'« Azerbaïdjan autonome », cette autonomie devant constituer dans son esprit le premier pas vers la séparation complète d'avec la Russie.

**

Les événements de 1918, qui se précipitèrent avec une rapidité vertigineuse, amenèrent enfin les Azerbaïdjanis au but auquel ils aspiraient depuis de longues années. Le 28 mai, l'Assemblée nationale de l'Azerbaïdjan proclama l'indépendance du pays d'Azerbaïdjan, formé de la partie orientale de la Caucase. Le manifeste y relatif précisait que la forme du gouvernement serait celle d'une république démocratique. Cet événement historique eut un grand retentissement dans le monde islamique auquel les Azerbaïdjanis appartiennent de par leur religion, et dans le monde turcs dont ils font partie en raison de l'affinité de race.

Ce fut à une époque agitée que les Azerbaïdjanis prirent leur place parmi les peuples indépendants. De suite, ils se heurtèrent à deux grandes difficultés, l'une d'ordre administratif, l'autre d'ordre militaire; il fallait former les cadres de l'administration et de l'armée, dont ils avaient été tenus à l'écart sous le régime tsariste; d'où leur inexpérience dans ce domaine. Ils ne se laissèrent pas décourager et, se mettant vaillamment à la besogne, ils réussirent à créer une armée de vingt-cinq mille hommes en l'espace de deux ans. Dans le même laps de temps ils mirent sur pied une organisation gouvernementale moderne, veillant à l'application intégrale dans toutes les branches de l'administration des principes démocratiques et entreprirent l'œuvre formidable des réformes politiques, sociales et économiques. Le droit de vote fut accordé aux femmes qui, depuis la première fois en Orient participèrent à la vie politique. En même temps furent créés un grand nombre d'établissements d'enseignement, dont une Université.

Durant cette période, le peuple azerbaïdjanien fit preuve d'une remar-

quable maturité politique, montrant, par son attachement aux institutions républicaines, qu'il était à même de se gouverner lui-même; ce qui lui valut la reconnaissance de son indépendance par les puissances, le problème azerbaïdjanien prit ainsi un caractère international.

Mais hélas ! Par un cruel arrêt du sort, cette belle expérience ne devait pas durer. Profitant de ce que certains événements qui venaient de se produire en Orient, des forces supérieures rouges pénétrèrent sans avertissement, dans l'Azerbaïdjan, en violation flagrante des principes proclamés par la Russie bolchevique à la face du monde entier, et dans la lutte inégale qui s'en suivit, l'armée azerbaïdjanienne eut le dessous.

Le pouvoir passa alors soi-disant aux mains des communistes indigènes, ou plutôt ils furent, en apparence, investis par les envahisseurs qui établirent un pseudo-gouvernement qui n'était qu'un trompe-l'œil destiné à donner le change sur le véritable caractère de l'usurpation. Est-il besoin de dire que la « République soviétique azerbaïdjanienne » était complètement impuissante à mettre un frein à l'oppression sanglante des bolcheviks, qui, croyant n'avoir plus rien à redouter, se livraient à des excès inouïs.

Tout fut mis à sac, l'honneur des femmes outragé, la nation insultée. Outrée, celle-ci se souleva, appuyée par les débris de l'armée nationale. La ville de Guendjé, qui avait été témoin de la lutte épique de Djévad Khan, fut la première à lever l'étendard de la révolte. On se battit avec acharnement, les bolcheviks éprouvèrent de grandes pertes, mais ils finirent par l'emporter et noyèrent la révolte dans le sang, poussant la sauvagerie jusqu'à exécuter sommairement des centaines d'intellectuels qui n'avaient pris aucune part au mouvement.

Six années se sont écoulées depuis cette tragédie. Ces années qui, semblait-il, se passèrent dans le calme et la tranquillité, furent en réalité une période d'effervescence pendant laquelle le désir de vengeance, qui couvait déjà au fond des cœurs, acquit une intensité ordinaire.

Les combattants azerbaïdjanis, qui ont juré de reconquérir la liberté de leur pays et se consacrent à la réalisation de ce but, n'ont jamais, même dans les moments les plus critiques, perdu courage.

La terreur générale qui, en 1920 et 1921, régnait dans l'Azerbaïdjan, ne les a pas plus effrayés que le régime de terrorisme instauré de temps à autre par le barbare envahisseur sur différents points du pays.

L'envahisseur a beau procéder à des déportations en masse vers la Sibérie, remplir les prisons, violenter les consciences de ses victimes pour les amener à renoncer aux idées d'indépendance, de nationalisme et de démocratie. Rien n'y fait. Cette odieuse oppression a pour unique résultat de renforcer encore davantage l'esprit de lutte et de résistance. Conscient de son bon droit, le peuple est en pleine ébullition et se raidit de plus en plus, décidé qu'il est, à lutter jusqu'au triomphe. Les révoltes qui de temps à autre éclatent de ci, de là, et la résistance acharnée des combattants retranchés dans des montagnes où ne peut les atteindre la main du bourreau, ne sont-ils pas la preuve la plus évidente de l'opiniâtreté avec laquelle le peuple azerbaïdjanien défend sa cause ? Les statistiques officielles bolcheviques ne sont pas moins éloquentes à cet égard, car on y déclare en propres termes, qu'en l'espace de trois ans, cinquante-six soulèvements furent réprimés dans l'Azerbaïdjan.

(1) Djévad Khan est un héros azerbaïdjanien qui tomba sur le champ d'honneur pendant la défense de la forteresse de Guentjé contre les Russes. il y a cent ans.

Qui donc ignore aujourd'hui que le pays qui, actuellement, porte le nom de « République soviétique azerbaïdjanienne », n'est qu'une contrée subjuguée à nouveau par la Russie et réduite par elle au rang d'une simple province ou colonie ? Six ans auparavant, il se trouvait encore parmi les Azerbaïdjanis un certain nombre de personnes qui croyaient à la sincérité des promesses bolcheviques et qui prétendaient avoir trouvé la panacée qui guérirait les maux dont souffre l'Orient. Même, un grand nombre de compatriotes azerbaïdjanis ont fini par comprendre que tout cela n'est que mensonge.

Les peuples voisins de l'Azerbaïdjan, témoins des malheurs qui se sont abattus sur ce pays depuis l'invasion des bolcheviks, savent maintenant très bien que ceux-ci ne sont autre chose qu'une bande de pillards de la pire espèce.

Un manifeste publié secrètement à Bakou par le Comité de l'indépendance azerbaïdjanienne se termine par ces mots :

« La matière qui a servi à teindre en rouge le drapeau soviétique, c'est le sang des dizaines de milliers d'Azerbaïdjanis innocents.

« Ce sang n'a pas été versé en vain, puisqu'il a réveillé le peuple azerbaïdjanien, qui saura bien mettre fin à la tyrannie de son oppresseur. O Turc de l'Azerbaïdjan ! prépare-toi à mener de toutes tes forces la lutte suprême qui assurera ta délivrance. Seule, cette lutte te conduira au salut. Ne t'abandonne pas au désespoir pour avoir subi un malheur passager. N'oublie pas que le droit est de ton côté ».

Ces quelques phrases résument admirablement l'esprit qui anime l'Azerbaïdjan militant de nos jours, esprit de révolte et de liberté.

Les révolutionnaires azerbaïdjanis, qui n'attendent le salut de leur patrie que de la lutte, pleine de sacrifices, engagée par l'Azerbaïdjan contre ses tyrans, se rendent parfaitement compte de la nécessité absolue d'une collaboration étroite, allant jusqu'à l'union, avec celles des autres républiques caucasiennes qui en partagent les peines et les souffrances.

Ressoul Zadé Mehmed Emin.

LA GÉORGIE ET LA FRANCE

(Aperçu historique)

La Géorgie a, de tout temps, appartenu à la civilisation méditerranéenne. Nous en trouvons des preuves jusque dans la mythologie grecque. C'est à un rocher du Caucase que fut enchaîné le Titan Prométhée, ravisseur du feu du ciel, auquel un vautour déchirait les entrailles. C'est à la Colchide que se rapportent les traditions de l'expédition des Argonautes, qui traversèrent par le Phasis, en remontant le cours du Rion, l'antique Géorgie, à la recherche de la toison d'or. — Ces traditions prouvent que la Grèce entretenait depuis des temps immémoriaux des relations commerciales avec la Géorgie, et qu'elle avait une influence considérable sur le développement du pays.

La première manifestation historique, où se révèle la tendance des populations géorgiennes à s'organiser en nation, se place peu après la dislocation de l'empire d'Alexandre.

L'invention de l'écriture géorgienne est attribuée au roi Pharnabaze qui régna au III^e siècle avant notre ère..

Le roi d'Ibérie Pharasmane, (1^{er} siècle), combattit victorieusement contre les légions romaines; il fit ensuite la paix, et eut même sa statue équestre à Rome.

La Géorgie embrassa le Christianisme au IV^e siècle, presque en même temps que la Grèce, c'est-à-dire, cinq siècles environ avant la Russie. Au V^e et au VI^e siècle, l'Evangile et une partie des Saintes Ecritures furent traduits en langue géorgienne, de sorte qu'au VII^e siècle, la Géorgie se présentait en un état assez développé au point de vue politique et intellectuel. Elle fut alors envahie par les Arabes. A partir de cette période, la Géorgie fut appelée à jouer un rôle considérable dans la lutte gigantesque qui s'engagea entre l'Asie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, lutte qui dura des siècles.

Les deux continents du vieux monde furent divisés, on s'en souvient, par deux grandes religions : le Christianisme et l'Islamisme. En évoquant ce passé lointain, je ne crois pas qu'il soit susceptible de porter le moindre ombrage à nos amis musulmans, car nous sommes tous également convaincus que les idées dominantes du moyen âge, ne sont plus compatibles avec nos conceptions modernes de solidarité internationale. Ce ne sont donc que des faits historiques qu'il est permis d'évoquer dans un esprit de parfaite amitié avec tous nos voisins d'Asie.

Vers le VII^e siècle, le monde a donc été divisé en deux camps ennemis. On n'a pas oublié qu'à cette époque, les Arabes conquièrent l'Espagne et envahirent même la France. Charles-Martel les arrêta à Poitiers (732). A la même époque, et à l'autre extrémité du monde chrétien, la Géorgie était aux prises avec les mêmes ennemis. Après de longues luttes, les Arabes furent chassés de la Géorgie. La France sauva l'Europe de l'invasion arabe; La Géorgie déploya toute son énergie et répandit son sang pour défendre la cause commune et pour la civilisation européenne. Elle était déjà l'avant-garde de la chrétienté.

II

Ainsi, la Géorgie et la France servirent la même cause, malgré la distance qui les sépare et sans se connaître. Le sort a voulu qu'elles fissent connaissance sur le champ de bataille; ce fut à l'époque des Croisades.

A cette époque, sous le règne du roi David le Constructeur, et plus particulièrement sous celui de la célèbre reine Tamar, la vie politique et intellectuelle était prospère en Géorgie. Platon, Aristote et les néo-platoniciens furent traduits en géorgien. Le grand poète Chota Roustaveli, l'auteur du magnifique poème « La peau de Léopard », vécut à cette époque, les plus beaux monuments datent de ce temps.

Pour donner une idée de la situation du pays, il suffit de dire que la Géorgie d'alors englobait tout l'isthme du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, et que sa puissance se faisait sentir dans toute l'Asie mineure. Indépendamment de l'entreprise des Croisés, elle menait une lutte continuelle contre les Musulmans, ne fut-ce que pour la défense de ses propres frontières. On avait pour elle un tel respect, qu'au X^e siècle, les Géorgiens seuls avaient le droit d'entrer à Jérusalem, avec leur drapeau national déployé.

Il est clair qu'une telle puissance ne pouvait rester à l'écart, au moment où l'Europe entière était si agitée. La Géorgie prit une part active aux luttes d'alors. Les chevaliers géorgiens combattirent côte-à-côte avec les chevaliers « prangui » (francs), et apportèrent un concours appréciable aux efforts héroïques des croisés. Nous avons toute une série de messages et de lettres adressées par les Papes aux Rois et aux Princes Géorgiens. Ils font connaître nettement la situation générale de la Géorgie, sa fidélité à la cause commune et l'estime qu'elle inspirait à Rome. On le voit par les lettres du Pape Honorius III, adressées à la Reine Roussundane et au généralissime géorgien Jean Mkargzeli, au roi Dimitri, par le Pape Nicolas IV, au roi Georges par Calixte III et Pie II, etc...

III

Les XIII^e et XIV^e siècles sont marqués dans l'histoire de l'humanité par les horreurs des conquérants asiatiques comme Tamerlan et Gengiskhan.

L'Asie déversait de temps à autre des torrents impétueux d'hommes vers l'Occident. Ces flots se brisaient tout d'abord sur les remparts humains élevés sur leur passage par les Etats chrétiens, parmi lesquels l'Arménie et la Géorgie. Les premiers chocs furent reçus par ces Etats. L'Arménie fut envahie, la Géorgie saccagée plusieurs fois, du moins dans sa partie orientale; mais l'Europe fut sauvée.

N'est-ce point là un service ? Et dans l'affirmative, ne serait-il pas juste et équitable que l'Europe se souvînt maintenant du rôle que la Géorgie a joué dans les heures critiques de l'histoire de l'humanité ?

IV

Un événement non moins terrible pour les destinées de la Géorgie eut lieu au XV^e siècle.

Le 29 mai 1453, les armées du Sultan Mehmed II prirent Constantinople, et les portes de la prison se refermèrent sur la Géorgie. La route vers l'Europe, par les Détroits, fut coupée. La Géorgie sentit toute la portée de cet événement, qui mettait en danger son existence nationale; c'est pourquoi elle s'efforça d'organiser une coalition contre la Turquie. En 1461, le roi Georges VIII de Géorgie envoya une mission extraordinaire en France. Les délégués virent Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, après le roi de France Charles VII et lui présentèrent tout un plan d'action pour la conquête de Constantinople et la libération des Lieux Saints. Dans ce but, le roi de Géorgie proposait une alliance franco-géorgienne; mais la situation générale de l'Europe ne permettait pas de tenter une entreprise de cette envergure, et les démarches des délégués géorgiens restèrent sans résultat. Charles mourut, et la mission géorgienne assista seulement au couronnement de Louis XI.

V

Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, la Turquie poursuivit ses conquêtes; sa marche victorieuse atteignait déjà le centre de l'Europe et l'Islamisme menaçait de la submerger dans son entier. Cette fois, ce fut la Pologne qui lui barra la route. Jean Sobieski, roi de Pologne, qui commandait les forces coalisées écrasa les Turcs sous les murs de Vienne (1683), et sauva l'Europe de la domination étrangère; mais le sort de la Géorgie ne s'en trouva pas

amélioré. La Turquie, en effet, dominait non seulement toute l'Asie mineure, les Balkans et le littoral septentrional de la mer Noire, mais aussi le Caucase du Nord.

La Perse fut également soumise aux lois coraniques. La Géorgie ne fut plus qu'un petit îlot enclavé dans cet océan immense du monde musulman, mais elle ne perdit pas courage et tint vaillamment tête aux assauts réitérés des ennemis, gardant toujours l'espoir de briser un jour le cercle qui l'étreignait.

Une tentative fut faite, dans ce but, par le roi Vahtang VI, le Législateur. Il envoya en France, auprès de Louis-XIV, son oncle le prince Soba Soultkan Orbéliani, savant lexicologue et auteur célèbre; le prince Orbéliani était catholique, il avait embrassé, un peu auparavant, la vie religieuse, et sous le nom du moine Saba, arriva à Marseille. Il déploya une grande habileté diplomatique. Il écrivit d'abord à Rome, au Cardinal Préfet de la propagande, et lui exposa son projet de diffusion de la religion catholique en Géorgie et dans tout le Caucase. La proposition produit une grande impression dans les milieux du Vatican. Le pape Clément XI s'intéressa particulièrement à ce projet et ordonna au nonce apostolique de Paris de soutenir énergiquement toutes les démarches du prince Géorgien auprès « du grand roi très chrétien » de France. Saba fut accueilli à Paris avec tous les honneurs dus aux ambassadeurs. Il présenta d'abord un mémoire au comte de Pontchartrain, ministre d'Etat, avec prière de le remettre au roi Louis XIV; Saba fut reçu deux fois en audience solennelle à Versailles. Nous ne connaissons pas les détails de la première audience, mais voici un extrait du discours qu'il prononça à la seconde, en remettant au roi le bref du pape.

« Nous avons l'honneur de présenter à Votre Majesté un bref que N. S. P. le Pape a bien voulu nous envoyer en faveur de Vahtang, roi de Géorgie.

« Quel bonheur pour nous de pouvoir publier que nous avons eu l'avantage... d'avoir vu de nos yeux, en la personne Auguste de Votre Majesté, non seulement la sagesse et la magnificence de Salomon, mais aussi la foi et la piété de David.

« C'est particulièrement par cette piété, grand Monarque, que Votre Majesté deviendra, jusque dans un pays aussi éloigné que le nôtre, l'appui des rois et le protecteur de la religion. »

Saba plaida ensuite la cause de la Géorgie. Il fit ressortir la nécessité de porter secours à ce pays, pour la grandeur de la France et dans l'intérêt de la chrétienté. Le roi lui accorda les grâces demandées et lui rappela en même temps, qu'il fallait avoir une politique concertée avec le Sain-Siège, Saba partit donc pour Rome. Son voyage s'effectua par les soins et aux frais du gouvernement français. A Rome, il fut reçu par le Souverain Pontife. Le projet de Saba allait être réalisé, lorsque le roi Louis XIV mourut. L'œuvre commencée ne put être poursuivie.

VII

En 1714, coïncidence curieuse, pendant le séjour de Saba à Paris, tout Paris applaudissait à la Comédie-française une tragédie de Crébillon : *Rhadamiste et Zénobie*. Cette tragédie nous montre l'ancienne Ibérie et son roi, Pharasmane, on ne peut mieux décrits. A cette époque, la Géorgie n'était pas inconnue aux Parisiens; après le chevalier Chardin, qui nous a donné

une description détaillée de la Géorgie du ^{xvii}^e siècle, nombre de voyageurs français avaient visité le pays. Une renaissance intellectuelle se dessine alors en Géorgie. En 1703, le roi Vahtang VI fonde la première imprimerie géorgienne à Tiflis. Là, furent imprimés pour la première fois : l'Evangile, les Saintes Ecritures, « La Peau de Léopard », etc...

A cette époque, la Géorgie commence à entrer dans la sphère de rayonnement du génie français. Corneille, Racine, Voltaire, Molière, La Fontaine, furent traduits en géorgien. La philosophie des encyclopédistes français exerça son influence sur la littérature géorgienne. Le code des lois du roi Vahtang, l'histoire et la géographie de son fils Vachucht furent traduits en français par Marie-Félicité Brosset. La France, a, de tout temps, donné un de ses enfants aux peuples en détresse : c'est Lafayette aux Etats-Unis, Villebois-Mareuil au Transvaal, Weygand à la Pologne... Elle a donné à la Géorgie un grand savant, Marie-Félicité Brosset, un Parisien qui, transplanté à Pétrograd, consacra toute sa vie à la Géorgie, à l'étude de son histoire et de sa littérature. Par ses travaux remarquables, il introduisait la Géorgie dans la famille des nations civilisées. Une rue de Tiflis porte encore son nom; la Géorgie ne l'oubliera jamais et exprime à sa mémoire, ainsi qu'à sa grande patrie, la France, sa reconnaissance émue.

VIII

La Géorgie s'est ainsi maintenue, à travers des vicissitudes sans nombre, grâce à l'homogénéité de son peuple et à la glorieuse dynastie des Bagratides qui régna sur la Géorgie quinze siècles consécutifs et incarne le mieux l'idée de l'unité nationale en Géorgie.

Le dernier des glorieux représentants de cette dynastie fut Hiraclé II; il chassa les Persans, agrandit son royaume et devint l'un des monarques les plus respectés de l'Asie. Il fit une dernière tentative d'alliance avec l'une des puissances occidentales contre ses ennemis séculaires, mais ne réussit pas. Ce fut alors qu'il envisagea une entente avec la Russie. En 1783, un traité d'alliance et de protectorat fut conclu avec Catherine II, et les Thermopyles du Caucase furent ouvertes amicalement aux armées russes. Ainsi, la Russie pénétra sur le territoire géorgien et prépara sournoisement son annexion, qui eut lieu en 1801. Le manifeste concernant ce coup de force eut immédiatement sa répercussion en Europe et provoqua la protestation de la France et de la Grande-Bretagne. Le roi Salomon II d'Iméréthie adressa, par l'entremise du général Sébastiani, ambassadeur de France à Constantinople, un chaleureux appel à Napoléon. Il lui demanda d'intervenir et d'arrêter l'invasion de la Russie. Mais Napoléon était trop occupé par les affaires européennes, et l'appel resta sans réponse.

De ce jour commença une lutte désespérée contre la domination russe. Les soulèvements du peuple géorgien se succédèrent dans les différentes parties du pays opprimé : en Mtioulétie, en 1804, en Kahétie en 1812, en Iméréthie en 1818. Ce fut ensuite la conspiration de Tiflis en 1830, etc... Tous ces soulèvements furent noyés dans le sang.

IX

La guerre de Crimée mit en évidence la situation particulière de la Géorgie. Les puissances alliées : la France, l'Angleterre et la Turquie, envoyèrent une mission spéciale auprès de Catherine, princesse de Mingré-

lie, l'une des provinces de la Géorgie qui restaient encore autonome, et lui proposèrent de rétablir l'indépendance de la Géorgie à condition qu'elle rompit toute alliance avec la Russie et qu'elle passât du côté des alliés.

Voilà une lettre du représentant officiel de la France adressée à la princesse :

« Camp et quartier général d'Ontopo, le 6 décembre 1855.

Princesse !

« Je comprends l'hésitation de Votre Altesse, mais cette hésitation, très excusable chez une femme, peut, en se prolongeant, compromettre gravement vos intérêts et ceux des vos enfants. Les Russes, battus au Danube, en Crimée, sur l'Ingour, partout enfin où on a pu les joindre, sont, Votre Altesse le comprendra, tout à fait hors d'état de défendre et de conserver leurs conquêtes du Caucase...

« Il a fallu près d'un siècle d'efforts, de sacrifices à la Russie, pour conquérir bien imparfaitement le Caucase, livré à lui-même et oublié du monde entier. L'Europe a maintenant les yeux ouverts, elle veut que vous entriez dans la grande famille des nations civilisées, que vous profitiez enfin des avantages dont le ciel a été si prodigue envers votre pays.

« C'est l'indépendance, la prospérité que nous vous apportons. Votre Altesse hésite encore ?...

Le colonel d'Etat-major détaché par S. M. l'Empereur Napoléon III, près de S. A. le généralissime Omer Pacha.

Comte de MEFFRAY.

Mais au cours des pourparlers survint l'armistice: la guerre de Crimée cessa, et les négociations avec la Géorgie furent rompues. Néanmoins, après la démarche des Alliés, on pouvait croire que la question géorgienne serait posée au Congrès de Paris (1856). Elle allait l'être; elle devait être portée à l'ordre du jour; on en trouve la preuve dans les annotations de Napoléon III, président du Congrès, mais dans le traité lui-même nous ne trouvons aucune stipulation concernant la situation politique de la Géorgie. Nous savons seulement qu'il y eut lutte dans les coulisses du Congrès. La Russie cherchait une reconnaissance du fait accompli de l'annexion, et la thèse française étant inconciliable, on finit tout simplement par passer sous silence la question, qui fulgurait sur la liste sous la formule : « L'indépendance de la Géorgie ». Elle fut subitement rayée.

X

On a dit cependant : « L'histoire du monde est le tribunal du monde ».

Les gouvernements périssent par l'abus de leurs principes Toute politique extérieure contraire au droit trouve son châtimement dans ses excès mêmes

La Russie s'est effondrée au cours de la guerre mondiale, tandis que Géorgie ressuscitait. Sur les deux cent mille Géorgiens qui prirent part à la guerre mondiale, plus de la moitié ont péri dans les plaines de Pologne, dans les montagnes de Galicie et sur le front du Caucase. Ils combattirent sous les drapeaux russes, comme toutes les nations alors soumises à la Russie, tels que les Polonais, les Ukrainiens, etc., et je suis heureux de

constater que les Géorgiens ne ménagèrent pas leur sang pour la liberté du monde...

Le 26 mai 1918, la Géorgie proclamait son indépendance, et la question géorgienne recevait sa solution naturelle par la marche inéluctable de l'histoire. La Géorgie ressuscitée se mit immédiatement à l'œuvre de reconstruction de sa vie nationale. Elle sut organiser en peu de temps une administration, la justice, l'instruction publique, l'armée, les finances, et une Assemblée législative élue au suffrage universel.

Cette ardeur constructive surprit l'Europe, et toutes les nations civilisées accordèrent à la Géorgie la reconnaissance *de jure*...

Je suis heureux d'évoquer que la reconnaissance, au nom des Alliés, fut rédigée et signée par le président du Conseil Suprême, M. Aristide Briand.

XI

Nous assistons, en ce moment, à un tournant de l'histoire. Le monde a changé d'aspect. Les grands courants des forces mondiales se sont déplacés. Ce n'est plus la religion islamique qui menace l'Europe, ce sont les barbares d'une nouvelle formation qui s'agitent et se démènent sur l'immense étendue de la Russie actuelle. Ce sont ces barbares qui se ruèrent sur la Géorgie ressuscitée et l'abattirent une fois de plus. Ils tentèrent même de submerger l'Europe entière, mais la Pologne se dressa, et sous les murs de Varsovie, comme jadis sous ceux de Vienne, brisa les forces bolcheviques et sauva l'Europe de l'anarchie. La Géorgie, fidèle à sa mission historique, tragique mais glorieuse, reste, comme au Moyen Age, l'avant-garde de la civilisation. C'est elle qui a été la première victime de la barbarie nouvelle. Dans cette lutte gigantesque où sont aux prises la civilisation contemporaine et la barbarie moscovite, la Géorgie s'est engagée la première. Elle peut compter sur la sympathie universelle, parce qu'il ne s'agit pas d'arracher le tombeau du Christ aux infidèles, mais de faire triompher le droit, de rapprocher les peuples, d'établir la solidarité et la coopération fraternelle entre les nations, et de garantir leur liberté et leur dignité.

Dans la lutte pour cet idéal, la Géorgie ne peut pas être seule.

Georges GWAZAWA.

CHRONIQUE

Les musulmans de l'Union soviétique au Congrès de la Mecque

La presse soviétique publie une déclaration du chef de la délégation musulmane de l'Union, retour du Congrès panmusulman de la Mecque.

La délégation, qui avait à sa tête le mufti Riza-ed-Dine Fakhreddine, grand chef religieux des musulmans de Russie, résidant à Oufa était composée des membres suivants :

Kachafeddine Terdjumani, d'Oufa; Taher Elias, de Kazan; Abdel Rahman Omari, d'Astrakhan; Mosleheddine Khabil, de Crimée; Mahdi ben Maqsour, de Sibérie; Abdel Wahed Kari, du Turkestan; Sayed Moussa Garallah.

Le président de la délégation musulmane soviétique, M. Fakhreddine fut élu vice-président du Congrès; des membres de la délégation prirent part aux travaux des commissions qui se constituèrent au sein du Congrès.

De la déclaration faite par le président de la délégation soviétique, il ressort que, dès le début, ladite délégation s'efforça de maintenir l'union entre tous les

musulmans en vue de former un front unique contre les tentatives de certaines puissances en vue de s'opposer à cette union. Elle s'efforça également de prêter son appui à Ibn Seoud, prince des Wahabites, qu'elle considère comme le rénovateur de l'Etat arabe. Ces considérations auraient suffi pour faire rénover aux musulmans de l'Union d'assister au Congrès du Caire convoqué, dit M. Fakhradine, sur l'initiative anglaise en vue de constituer un Khalifat.

EN GEORGIE.

L'Université : L'une des plus belles créations de la nation géorgienne ressuscitée fut son Université. Il faut dire que la Géorgie a toujours été au cours des siècles, un foyer de culture intellectuelle; à l'époque de la mainmise russe, elle avait encore deux établissements d'enseignement supérieur, à Tiflis et à Télaw. L'occupation russe entraîna leur fermeture pendant que la politique de russification sévissait dans toute la Géorgie durant un siècle.

Au début de la Révolution russe, à l'aube de la renaissance géorgienne, on ressentit la nécessité urgente de créer un centre de travail intellectuel. Ainsi naquit l'Université géorgienne.

Les professeurs ne faisaient pas défaut. Les savants géorgiens — et parmi eux on trouve des noms connus même en Europe — disséminés dans diverses universités russes accoururent, et en peu de temps, créèrent à Tiflis, dans les locaux spacieux de l'ancien Lycée de la noblesse géorgienne, une Université vraiment digne de ce nom. Diverses Facultés ouvrirent leurs cours et les étudiants affluèrent; leur nombre dépassait 5.000.

Le grand promoteur de ce mouvement fut M. Djavakhi-Chvili, ancien professeur de l'Université de Pétersbourg, et un savant bien connu. Désigné à l'unanimité, il consacra toute son énergie et son immense savoir aux progrès de la culture nationale.

L'invasion de la Russie soviétique a peu à peu détruit cette admirable institution. Son éminent recteur, M. Djavakhi-Chvili, fut remplacé par un journaliste géorgien qui n'a jamais eu contact avec les Universités, ni avec la science. Ce soi-disant recteur n'est qu'un agent bolcheviste chargé d'une surveillance policière et de l'application rigoureuse des principes communistes. La population forme maintenant deux catégories : travailleurs et non travailleurs. Sont privés de leurs droits, non seulement les non-travailleurs, mais aussi les personnes « d'origine bourgeoise ». En vertu de ce principe « du droit de l'homme et du citoyen » soviétique, les jeunes gens ne sont admis à faire des études supérieures, s'ils sont d'origine bourgeoise, que dans une infime proportion : on leur applique la mesure à laquelle étaient soumis, au temps du tzarisme, les étudiants d'origine israélite.

Au sein de l'Université, on a créé des « cellules communistes », qui s'appliquent à diriger à leur guise toute la vie universitaire. Le régime est devenu insupportable, pour les professeurs, comme pour les étudiants toujours exposés à être dénoncés et déportés en masse. Pendant l'insurrection de 1924, des centaines d'étudiants ont été massacrés. Le soi-disant recteur donne à ses élèves ingrats le conseil paternel de se contenter de la théorie marxiste et de la langue russe... La déchéance va en s'accroissant.

La langue russe : L'Université de Géorgie ayant publié un ouvrage intitulé : *Recueil agronomique*, en langue géorgienne, avec un résumé du texte en allemand, à l'exclusion du russe, la presse soviétique en manifeste un certain étonnement M. Makharadze, communiste géorgien, trouve inopportune cette coupable négligence et prend, dans la *Zaria Vastoka* de Tiflis (28-5), la défense de la langue russe en ces termes :

« Vous rendez-vous compte de la valeur de la langue à laquelle vous voudriez tourner le dos ? Ignorez-vous que c'est la langue de Lénine; la langue de la première et de la plus grande Révolution prolétarienne du monde, reconnue comme langue de la classe ouvrière internationale ? C'est cette même langue que Karl Marx a étudiée à la fin de sa vie pour être à même de lire dans l'original les œuvres de Tchernychev (?) et d'autres documents. C'est la langue qui favorise les progrès à la fois des représentants des peuples d'Orient, des ouvriers d'Europe et d'Amérique et des savants les plus illustres.

Et c'est sur cette langue-là que vous voulez cracher, que vous crachez (*sic*) ! »

De Tiflis, 9 octobre, on annonce la mort à l'Hôpital Alexandre de l'artiste populaire géorgien, Vasso Abachidze. Le défunt qui était âgé de 76 ans, est l'un des fondateurs du théâtre national géorgien.

UZBEKISTAN.

De Samarkande, on annonce l'ouverture des travaux pour la construction d'un hôpital de 500 lits et d'un Institut pédagogique supérieur. L'Institut comprendra une douzaine de laboratoires et une salle pouvant contenir 1.350 étudiants.

De Tachkent, on annonce l'ouverture du premier théâtre ousbeck. Le jour de l'inauguration, la troupe, composée d'artistes ousbeks, a joué une pièce de Goulam Zakirov, intitulée « Drama Khalima ».

La vie de l'émigration ukrainienne

La Commission de coopération intellectuelle auprès de la Société des Nations et l'Ukraine

L'activité intensive des forces scientifiques ukrainiennes à l'émigration qui s'était manifestée surtout dans le travail des Ecoles Supérieures ukrainiennes dans la République Tchéco-Slovaque, l'Université et l'Institut Pédagogique à Prague et l'Académie d'Agriculture à Podebrady, et dans le travail des Sociétés Savantes, a, depuis longtemps dicté la nécessité de créer un centre de la science ukrainienne.

La fondation du « Comité Académique Ukrainien », à Prague, qui représente non seulement les forces intellectuelles ukrainiennes de Tchéco-Slovaquie, mais aussi celles de Galicie, de Lwiw, a permis aux savants ukrainiens de vivifier leur travail intérieur et de rendre leurs rapports avec la science internationale plus intenses. L'organe supérieur de la science ukrainienne — l'Académie de Kiev, et toutes nos forces intellectuelles en Ukraine se trouvant sous le joug de l'occupation moscovite, le Comité Académique de Prague est chargé de ce fait, d'une mission très importante, — il doit entrer en relations directes avec les centres intellectuels internationaux et représenter en Europe Occidentale les intérêts de la science ukrainienne.

Le contact étroit du Comité Académique de Prague avec la Commission de coopération intellectuelle auprès de la S. D. N., a rendu ces relations plus intenses. La participation des délégués ukrainiens — du professeur Kolessa, recteur de l'Université ukrainienne de Prague, et du professeur A. Choulguine, — au Congrès international de coopération intellectuelle qui s'est tenu au printemps de cette année, à Varsovie, a encore plus consolidé ces relations. Elles ont été définitivement consolidées l'été dernier à Genève, pendant la session de la Commission de Coopération intellectuelle. En résultat, grâce au travail d'organisation du Comité académique ukrainien, grâce à son mémoire présenté à la Commission et grâce aux explications verbales données par le professeur A. Choulguine, secrétaire du Comité de Prague, la Commission de coopération intellectuelle a reconnu officiellement

le Comité académique ukrainien, comme son organe de collaboration. La science ukrainienne entre ainsi sur pied d'égalité dans la famille de la science internationale.

AZERBAÏDJAN

Les fouilles archéologiques. — Le musée d'Etat à Bakou expose les objets trouvés dans les vieilles tombes pendant les fouilles dans les rayons dans l'ancienne ville Gabala. Ces objets, composés d'armes et de vases en bronze, d'après les estimations des archéologues datent de 3000 ans.

La comédie de turkisation — L'introduction de la langue turke (Azérie) dans l'appareil gouvernemental se poursuit non sans obstacles. Le journal « communiste » (en turke), lui-même ne peut pas s'abstenir de railler le système employé dans cette voie par « La Haut ». La plupart des établissements, surtout ceux qui s'occupent de questions industrielles (où d'ailleurs il y a très peu de turks-azeris) emploient le russe, malgré le « principe ». Certains postes, même dans l'intérieur du pays, avec la population « prolétarienne » purement turko-azérie, sont occupés par des gens ne connaissant pas la langue, ce qui crée des difficultés énormes et parfois des malentendus fâcheux parmi la population. Par contre l'enseignement du russe dans les écoles primaires a dû être renforcé par un décret récent du commissaire à l'instruction publique camarade Kouliéf, qui considère cette langue comme un « moyen de s'approcher de la culture européenne » (sic !).

Les bandes. — La sécurité ne paraît pas être rétablie dans l'intérieur du pays. D'après les constatations de la presse bolcheviste plusieurs « bandes » continuent leurs exploits, de sorte que pour la lutte contre elles, dans certains rayons sont créés des détachements mobiles surtout dans la région montagnaise de Zanguezour et du Lenkoran. Dans cette dernière localité, après un combat en règle entre les bandes et des troupes rouges, 8 « brigands » furent tués. Les pertes parmi les troupes soviétiques ne sont pas indiquées.

Un bruit « piquant ». — Le journal « Eni-Kaukasia » de Constantinople rapporte le bruit suivant qui circule dans les milieux émigrés de Berlin : le camarade Agamali-Oglou, le vieux président des Commissaires du peuple de la République d'Azerbaïdjan, ayant voulu entreprendre un voyage de cure ou d'agrément en Europe, en a été empêché par Moscou qui refusa de donner le visa...

Bibliographie

Les deux Congrès généraux de 1926 : Le Congrès du Khalifat (Le Caire, 13-19 mai 1926 et le Congrès du Monde Musulman, (La Mecque, 7 juin - 5 juillet 1926. Procès-verbaux réunis et traduits par M. Achille Sékaly. — Revue du Monde musulman. — Paris 1926. — Vol. 64.

L'auteur donne un tableau détaillé de l'activité des deux Congrès islamiques généraux, tenus au Caire et à la Mecque en 1926. Ces deux événements marquent une étape dans les annales islamiques. Bien que très différents quant à leurs buts et résultats, ces deux Congrès ont revêtu, chacun dans leur domaine un caractère politique et social qui n'échappe à personne. Les musulmans de Russie, ceux du Caucase en particulier, ne sauraient se désintéresser de cette manifestation islamique susceptible de répercussions lointaines. La présence à la Mecque d'une délégation de musulmans de l'Union soviétique suffirait pour en marquer l'importance. Pour la première fois, en effet, depuis des siècles, des musulmans venus de tous les coins du monde se sont réunis pour examiner ensemble et essayer de résoudre des problèmes d'un grand intérêt pour l'Islam. L'accord de délégués musulmans qualifiés s'est principalement réalisé à la Mecque où des motions significatives ont été votées. Comme le fait très justement remarquer M. Sékaly, ces deux Congrès laissent voir en même temps un profond malaise parmi le monde islamique, résultat du démembrement de l'Empire Ottoman et de l'abolition du Kkalifat.

RÉDACTION & ADMINISTRATION :

M. Georges GWAZAWA, 8, Rue François-Coppée, PARIS (XV^e)

Le Gérant : G. ALLARD

Saint-Cloud. — Imp. GIRAULT, 3, place de l'Eglise

E5114E

1926